

Bulletin of Francophone Postcolonial Studies

A Biannual Publication



Articles

ARMELLE MABON, *Thiaroye: Le massacre et les mensonges officiels* 2

Postgraduate Work in Progress

ELIZABETH LOWENSTEIN, *Even Nomads Need Passports: Representations of the State in Francophone Writings by Iranian Women* 11

Book Reviews

János Riesz, *Südlich der Sahara: Afrikanische Literatur in französischer Sprache* 20

SARAH ARENS

Andrew Asibong, *Marie NDiaye: Blankness and Recognition* 21

CLAIRE DUCOURNAU

Nabil Boudraa and Cécile Accilien, *Francophone Cultures through Film* 22

GEORGE MACLEOD

William F. S. Miles, *Scars of Partition: Postcolonial Legacies in French and British Borderlands* 24

KATE MARSH

Kathryn Lachman, *Borrowed Forms: The Music and Ethics of Transnational Fiction* 26

AYALA MAURER-PRAGER

Laurance Randall, *La Production littéraire camerounaise: théâtre, roman, cinéma* 27

THÉOPHILE MUNYANGÉYO

Sabrina Parent, *Cultural Representations of Massacre: Representations of the Mutiny of Senegal* 29

DAVID MURPHY

Rosemary Chapman, *What is Québécois Literature? Reflections on the Literary History of Francophone* 30

Writing in Canada

GABRIELLE PARKER

Yolaine Parisot and Nadia Ouabdelmoumen, *Genre et migrations postcoloniales: lectures croisées* 32

de la norme

LAURENCE RANDALL

Culture(s) noire(s) en France: la scène et les images, ed. by Sylvie Chalaye 33

FANNY ROBLES

Conference Report

ANTONIA WIMBUSH, *Still French? France and the Challenge of Diversity, 1985–2015* 36

Thiaroye: Le massacre et les mensonges officiels

Jusqu'au 30 novembre dernier, officiellement, Thiaroye était une mutinerie d'ex-prisonniers de guerre ayant nécessité une riposte armée des Troupes coloniales le 1^{er} décembre 1944. Ces ex-prisonniers avaient passé quatre ans en captivité dans les *frontstalags*. C'était le premier contingent de tirailleurs dits 'sénégalais' libérés par les Alliés ou les Forces françaises de l'intérieur (FFI) à rejoindre l'Afrique occidentale française (AOF) où ils devaient être démobilisés. Le bilan officiel de cette 'mutinerie' était de 35 morts, 35 blessés et 34 condamnations. En marge du sommet de la Francophonie, le président François Hollande a inauguré avec Macky Sall, président de la République sénégalaise, un mémorial au cimetière de Thiaroye le 30 novembre 2014. Comme il l'avait promis en 2012,¹ il a remis solennellement 'l'intégralité' des archives que la France possède sur Thiaroye au Sénégal. En réalité, seules les archives conservées au Service historique de la Défense (SHD) ont été numérisées. Or il est impossible de comprendre Thiaroye sans les autres documents conservés notamment aux Archives nationales de l'outre-mer (ANOM) et au Dépôt central d'archives de la justice militaire.

Depuis le 30 novembre 2014, nous ne pourrions plus dire qu'il y a eu 35 victimes mais il est impossible encore de chiffrer le nombre réel de victimes. Seule la liste du navire le *Circassia*—qui les ramenait dans leur pays—comparée à la liste des rapatriés survivants du massacre permettra de donner un nombre exact et un nom à chaque victime. Un recoupement des différents documents écrits avant le massacre et trouvés dans les archives y compris celles du Royaume-Uni, indique plus de 1600 hommes embarqués alors que le chiffre officiel des tirailleurs débarquant à Dakar donné après le massacre varie entre 1200 et 1300. Aucun historien ne peut passer outre quand il tombe sur des sources aussi discordantes. On n'entre et on ne sort pas d'un bateau sans être compté. Il faut retrouver ces éléments de preuve et l'historien doit s'employer à donner de la réalité à l'hypothèse d'une diminution volontaire du nombre de rapatriés pour camoufler le chiffre exact des victimes.

Tout historien qui se plonge dans les archives sur Thiaroye en commençant par le service historique de la Défense (SHD) et les Archives nationales d'outre-mer perçoit d'emblée le mouvement de contestation des ex-prisonniers de guerre suivi d'une rébellion armée que l'Armée française a essayé de contenir par une démonstration de force. C'est la banale recherche d'un télégramme reçu le 18 novembre 1944 à Dakar cité mais introuvable dans les archives qui a déclenché un doute sur la présentation officielle de l'événement renforcé par l'impossibilité de trouver les circulaires qui permettaient de connaître les droits de ces rapatriés.²

Nous avons systématiquement recherché les familles des officiers pour compléter les informations mais aussi celles des 'mutins' dès lors qu'un élément nous le permettait. La consultation des pièces du procès des 'mutins' aux archives de la justice militaire et la confrontation avec l'ensemble de la documentation ont contribué à clarifier certains points. Notre visite aux archives nationales du Royaume-Uni amène un nouvel éclairage grâce aux rapports du consulat général dont un qui signale que des photos ont été prises par des militaires américains.³ Le travail d'investigation a duré une quinzaine d'années en lien avec notre recherche sur les prisonniers de guerre 'indigènes'⁴ et a bénéficié d'aides précieuses d'archivistes et de personnes qui, par leurs interrogations et leur éclairage, nous ont permis

¹ Discours de François Hollande à Dakar, le 12 octobre 2012.

² Le télégramme a été retrouvé dans le carton 9P32 au SHD, 15 ans après le début de la recherche.

³ TNA, FO371/49267, rapport du consul général Meiklereid, 20 décembre 1944.

⁴ Armelle Mabon, *Prisonniers de guerre "indigènes": visages oubliés de la France occupée* (Paris: La Découverte, 2010).

de reconstruire l'histoire de Thiaroye. La compréhension de cet événement historique s'est accélérée avec l'intervention du ministre de la Défense, Jean-Yves Le Drian, nous permettant d'accéder à une circulaire et à cinq dossiers de victimes.⁵ La connaissance factuelle de Thiaroye est désormais fixée. Bien que des zones d'ombre subsistent, elles ne nuisent pas à la compréhension générale et à l'enseignement de cet événement historique que nous pouvons nommer massacre.

Pour la première fois, la France a reconnu que ces rapatriés avaient, en fait, réclamé leurs justes droits et notamment les rappels de solde qu'ils devaient percevoir à la caserne de Thiaroye avant leur démobilisation. Les rapatriés n'avaient alors pas reçu aucune réponse à leurs légitimes réclamations. Trois jours après le massacre, le ministère de la Guerre avait publié une circulaire faisant croire qu'ils avaient perçu la totalité de leurs soldes avant l'embarquement afin de rendre leurs réclamations illégitimes. Il s'agissait de camoufler la spoliation. Ainsi, les tirailleurs ont été lésés par un mensonge d'Etat.

La spoliation

Dans les rapports écrits par les officiers après la 'mutinerie', il est mentionné que la solde de captivité n'a pas été réglée de manière uniforme dans les Centres de transition des indigènes coloniaux (CCTIC) en métropole. Le rapport du commandant du Dépôt des isolés coloniaux (DIC) de Dakar⁶ fait état du détachement de Versailles dont le règlement paraît au point, de celui de la Flèche qui aurait trop perçu et de celui de Rennes qui n'aurait perçu qu'une faible avance. Le rapport du chef de bataillon Quinchard, chef du détachement des Sénégalais embarqué à Morlaix, mentionne que le détachement de Rennes n'aurait rien perçu mais que celui de Versailles aurait trop perçu et que celui de la Flèche aurait perçu un peu moins du compte.⁷ C'est pour le moins discordant mais au final il semblerait qu'au moment du départ de Morlaix, le 5 novembre 1944, le détachement de Rennes aurait reçu sur le bateau une avance forfaitaire sensiblement égale aux versements obtenus par les détachements de Versailles et La Flèche. À Morlaix, 315 ex-prisonniers de guerre ont refusé d'embarquer pour n'avoir pas bénéficié des dispositions prévues.⁸ C'est la circulaire n°2080 du 21 octobre 1944 émanant du ministère de la Guerre (direction des Troupes coloniales) qui régleme pour ce contingent le paiement de la solde de captivité.⁹ Elle précise que la solde de captivité des indigènes ex-prisonniers de guerre doit être entièrement liquidée avant le départ de métropole, le paiement devant intervenir pour un quart en métropole et pour les trois quarts au moment du débarquement.¹⁰ Cette réglementation est corroborée dans une note sur le rapatriement des ex-prisonniers de guerre coloniaux en date du 25 octobre 1944 émanant du ministère des Colonies: '1/4 des sommes dues a été versé aux tirailleurs qui doivent partir: ces versements ont été effectués en monnaie française. Il leur a été également remis un certificat attestant le montant qui leur est encore dû à leur arrivée'.¹¹ Le 31 octobre 1944 le ministre des Colonies René Pléven adresse un courrier au gouverneur de l'AOF confirmant ces

⁵ Lettre du ministre de la Défense à l'auteur, le 22 novembre 2013.

⁶ SHD/Terre 5H16 et inséré dans le rapport Mérat, ANOM DAM 3.

⁷ SHD/T 2P282, rapport daté du 4 décembre 1944. Le chef de bataillon Quinchard, malade au moment du départ sera remplacé par le chef d'escadron Lemasson.

⁸ SHD 9P61, tableau en date du 19 décembre 1944, comité central d'assistance aux prisonniers de guerre en captivité.

⁹ La circulaire se réfère à l'instruction 6455-7/5 du 27 mai 1941 comportant l'établissement d'un état modèle IIA.

Voir rapport Mérat, p. 15, ANOM DAM 3.

¹⁰ ANOM DAM 3, rapport inspecteur Mérat, 15 mars 1944.

¹¹ ANOM DAM 216.

dispositions.¹² Le ministre Pléven a souhaité que les soldes s'alignent sur le montant alloué aux Nord-Africains et Européens mais cette disposition ne semble pas avoir été retenue.¹³

À leur arrivée à Dakar, les rapatriés ont logiquement réclamé le rappel de solde à savoir les 3/4 restants. Quand ils ont compris que ce rappel de solde ne leur serait pas versé, 500 ex-prisonniers qui devaient partir pour Bamako ont refusé de quitter la caserne de Thiaroye. Il est important de préciser que les autorités civiles et militaires de l'AOF étaient informées de la réglementation à appliquer: 'L'autorité militaire est chargée du paiement des rappels de solde'.¹⁴

Le général Dagnan, commandant la division Sénégal-Mauritanie, qui a ordonné l'opération de maintien de l'ordre, dans son rapport du 5 décembre 1944, fait état des revendications des rapatriés: 'paiement de l'indemnité de combat de 500 francs, d'une prime de démobilisation, d'une prime de maintien sous les drapeaux, après la durée légale, équivalent à la prime de rengagement'.¹⁵ Il faut souligner ici que le lieutenant-colonel Siméoni, commandant le Dépôt des isolés coloniaux de Dakar, a averti le général Dagnan que le départ pour Bamako était conditionné au paiement des gros rappels de solde réclamé par les rapatriés.¹⁶ Pourtant, le rappel de solde de captivité a disparu de la liste des revendications conformément au libellé d'une circulaire qui permet d'afficher officiellement que les rapatriés auraient perçu à Morlaix non pas un quart de la solde de captivité mais la totalité. Ainsi la circulaire n°6350 du 4 décembre 1944 émanant du ministère de la Guerre (direction des Troupes coloniales) fait part d'une modification pour le paiement des soldes de captivité confirmant le télégramme du 16 novembre 1944: 'Elles seront payées [intégralement] avant le départ de la métropole'.¹⁷ En note de bas de page, il est indiqué: 'Cette mesure a déjà été appliquée au détachement parti de France le 5 novembre'.¹⁸ Dès lors, il nous est possible de comprendre pourquoi le général Dagnan dans son rapport du 5 décembre écrit qu'il n'a pas été fait application de la circulaire du 21 octobre 1944 puisqu'il fallait faire croire qu'ils avaient perçu avant embarquement la totalité de la solde. Les rapports d'inspection datés de février et mars 1945 concluent sur ce point qu'après vérification faite à Dakar, les ex-prisonniers avaient perçu plus que leurs droits. Pourtant le gouverneur de l'AOF en date du 12 décembre 1944, écrit au ministre des Colonies qu'à l'avenir les soldes devront être payées en métropole avant l'embarquement.¹⁹ Ces hommes n'ont pas perçu les rappels de solde ni à Dakar, ni à Morlaix, ni à Casablanca, ni sur le *Circassia*. La circulaire du 4 décembre 1944 a été utilisée comme preuve d'une mutinerie qu'il fallait réprimer en rendant illégitime cette réclamation des ex-prisonniers de guerre rapatriés jusqu'à la faire disparaître. Elle nous permet aussi de comprendre qu'il y a eu un détournement de fonds au détriment des rapatriés qui n'ont jamais perçu ce rappel puisque, officiellement, ils avaient perçu l'intégralité de leur solde avant l'embarquement. Une lettre datée du 24 novembre 1945 d'un sergent rapatrié à sa marraine de guerre nous apprend qu'il n'a toujours pas perçu le rappel de solde alors que son retour est postérieur à décembre 1944.²⁰

¹² ANOM I Aff Pol 3498.

¹³ *Ibid.*, télégramme barré et non daté.

¹⁴ SHD/T, 9P32.

¹⁵ SHD/T 5H16.

¹⁶ Archives de la justice militaire, procès-verbal d'information du 9 décembre 1944 et SHD/T 5H16, rapport du 12 décembre 1944.

¹⁷ SHD/T, 9P32.

¹⁸ SHD/T GR6P18.

¹⁹ ANOM, I Aff Pol 3498.

²⁰ Archives privées de Thérèse Muel.

Le massacre

Le 28 novembre 1944, le général Dagnan s'est déplacé à la caserne de Thiaroye accompagné du lieutenant-colonel Siméoni et du chef d'état-major Le Masle alors que les ex-prisonniers de guerre réclamaient le rappel de solde et que 500 d'entre eux refusaient de partir pour Bamako. Déterminé à faire valoir leurs droits, selon le rapport Dagnan, un groupe de rapatriés a bloqué sa voiture. Le général Dagnan indique qu'il leur a promis d'étudier la possibilité de leur donner satisfaction après consultation des chefs de service et des textes. Sur cette ultime promesse, les tirailleurs ont dégagé la route. Pour le général Dagnan, le détachement était en état de rébellion, le rétablissement de la discipline et l'obéissance ne pouvait s'effectuer par les discours et la persuasion²¹ et a mis sur pied une démonstration de force pour impressionner les anciens prisonniers de guerre. Le général commandant supérieur de Boisboissel, revenu de tournée, a donné son accord pour une intervention le 1er décembre 1944 au matin à l'aide de trois compagnies indigènes, un char américain, deux *half-tracks*, trois automitrailleuses, deux bataillons d'infanterie, un peloton de sous-officiers et hommes de troupes français.²²

Le 1^{er} décembre 1944 au matin, les rapatriés ont reçu pour ordre de se rassembler sur l'esplanade. Tous les rapports des officiers ainsi que celui de l'officier de police judiciaire et les procès-verbaux d'interrogatoire et d'information sont concordants sur ce point.

Selon les officiers supérieurs chargés de rédiger la synthèse des faits,²³ c'est à 9h30 que les salves meurtrières ont été tirées par le service d'ordre comme riposte aux tirs des mutins établis entre 8h45 et 8h55. C'est précisément la provenance de ces tirs qui a été modifiée puisque plusieurs rapports et procès-verbaux d'information affirment qu'il s'agit d'une salve du service d'ordre et notamment de mousqueton tirée en l'air sur ordre du lieutenant-colonel Le Berre.²⁴ Alors que le chef de bataillon Le Treut a confirmé ce point dans son procès-verbal (PV) d'information lors de l'instruction du procès, le colonel Carbillet dans son rapport daté du 4 décembre 1944, modifie l'information donnée par le chef de bataillon Le Treut dans une simple note de bas de page: '[9h20] et non 8h50 comme le dit le Cdt Le Treut'. Ce qui permet au colonel Carbillet d'inscrire formellement dans son rapport '8h55: coups de feu contre la troupe—tirailleur blessé'. Pour le procès, l'une des pièces à conviction est en effet une balle extraite de la main d'un tirailleur du service d'ordre. Mais dans son PV d'information, le tirailleur explique qu'il a été blessé alors qu'il était couché donc au moment de la riposte, les officiers ayant donné ordre aux tirailleurs de se coucher. De plus, un rapport d'expertise indique clairement que la balle ne pouvait provenir du mousqueton présenté comme l'arme des 'mutins'.²⁵

Afin de renforcer le fait 'rébellion armée', la même substitution s'est opérée pour les tirs entendus après la riposte. Une rafale de mitrailleuse des 'mutins' provenant d'une baraque est citée à plusieurs reprises dans les rapports mais ce n'est jamais la même baraque qui est montrée par les officiers sur le plan de la caserne lors de l'instruction du procès. Par contre, deux officiers indiquent formellement qu'il y a eu des tirs du service d'ordre après la riposte, un les signale comme un accident,²⁶ l'autre pour réduire les irréductibles.²⁷ Dans l'acte d'accusation, ces tirs entendus des baraques sont positionnés avant la riposte armée.²⁸

²¹ ANOM, DAM, 74 et SHD/T 5H16, rapport du colonel Le Masle, chef d'état-major, Dakar, 5 décembre 1944.

²² SHD/T 5H16, rapport du général Dagnan.

²³ *Ibid.*, rapports du lieutenant-colonel Le Berre et du colonel Carbillet.

²⁴ *Ibid.*, rapports des chefs de bataillon Le Treut et Boudon.

²⁵ Archives justice militaire, rapport d'expertise d'une arme établi par le lieutenant Louis Saunier, 26 décembre 1944.

²⁶ Archives justice militaire, PV d'information du lieutenant Wasmes.

²⁷ SHD/T 5H16, rapport du chef de bataillon Boudon.

²⁸ Archives justice militaire, acte d'accusation, 13 février 1945.

Comme l'acte d'accusation donne une liste des armes retrouvées différente de celle du général Dagnan,²⁹ il y a lieu de penser que ces listes, qui auraient dû être identiques, sont, au final, une information mensongère permettant d'accréditer la thèse de la rébellion armée d'autant qu'un rapport signale qu'ils étaient 'porteurs d'armes (poignards en particulier)'.³⁰ Le comptage des étuis issus des tirs des 'mutins' aurait apporté la preuve irréfutable de la nécessité de la riposte. L'argument 'rébellion armée' ne résiste pas à la confrontation des différents documents pas plus que la nécessaire riposte armée. Sur ce point, après le discours du président Hollande au cimetière de Thiaroye le 30 novembre 2014, l'histoire officielle ne retient ni la rébellion armée, ni la nécessaire riposte. C'est une grande avancée.

Préméditation et bilan des pertes

L'absence de procès-verbal d'information du lieutenant de vaisseau Salmon,³¹ commandant les automitrailleuses qui avait reçu un ordre oral pour une mission bien précise, ajoutée à une chronologie des faits amputée du moment des tirs permet de supposer une possible préméditation.

Cette préméditation se distingue plus nettement dans l'acte d'accusation car, nous le savons, la possession des armes est un prétexte inventé: 'devant l'indiscipline de plus en plus caractérisée des rapatriés, le commandement apprenant d'autre part qu'un certain nombre d'entre eux avaient des armes, qu'il avait été installé des postes de guet, décidait de montrer la force pour les amener à obéir et même de l'employer s'ils persistaient dans leur attitude'.³² Le Chef d'escadron Lemasson, qui était sur le *Circassia* avec les ex-prisonniers de guerre, dans son rapport du 1er décembre 1944, est encore plus explicite car il indique qu'à 6h45, il a été prévenu que la force armée intervenait pour réduire les rebelles.³³ Les forces de l'ordre n'ayant pas eu leur vie menacée avant 6h45, c'est donc bien avant le 1^{er} décembre 1944 qu'il avait été envisagé d'utiliser tous les moyens pour réduire au silence ceux qui revendiquaient le paiement de leurs soldes. Comparé au rapport du colonel Carbillet qui conclut trois jours après celui de Lemasson que le lieutenant-colonel Leberre 'acculé, ce n'est qu'à la dernière extrémité et à moins d'abandonner la partie qu'il a fait usage de ses armes',³⁴ il est clair que les rapports des officiers ont été écrits sur ordre afin de valider la nécessaire riposte. Le rapport Lemasson nous apprend également que les cadres de conduite—vraisemblablement ceux qui étaient les plus proches des rapatriés du fait de la traversée—ont été envoyés au nord du camp de Thiaroye laissant la place aux automitrailleuses.

Lors d'une enquête de terrain au début des années 80 en vue de l'écriture du scénario d'un film qui n'a jamais été tourné, des habitants de Thiaroye ont certifié avoir vu des militaires creuser des fosses communes avant ce funeste 1^{er} décembre 1944.³⁵

Nous avons la certitude que le chiffre officiel de 35 morts n'était pas exact car sur les 5 dossiers retrouvés des victimes, au moins un dossier concerne un mort à l'hôpital de Dakar

²⁹ Acte d'accusation: 75 baïonnettes, 12 revolvers, 1 mousqueton, 2 grenades, cartouches; Général Dagnan: 1 poignée de pistolet de mitraillette, un chargeur, un mousqueton, 4 pistolets automatiques, deux grenades, une centaine de baïonnettes allemandes, poignards, cartouches, etc.

³⁰ *Ibid.*, rapport du colonel Le Masle.

³¹ Il existe un PV d'information du lieutenant Jules Salmon mais nous n'avons trouvé aucun rapport de cet officier du 7^{ème} RTS. La confusion est possible. Dans le dossier personnel de Max Salmon, le contre-amiral commandant la marine et la DN en AOF en date du 17 août 1945 mentionne: 'M'a donné la meilleure impression en des circonstances sérieuses et étrangères à ses fonctions normales à l'aéronautique'. SHD/M MVC74e moderne 2631/l.

³² Archives justice militaire.

³³ *Ibid.*

³⁴ SHD/T, 5HI6, rapport Carbillet daté du 4 décembre 1944.

³⁵ 'Thiaroye 44', scénario de Ben Diogaye Beye et Boubacar Boris Diop, enquête et recherches de Mansour Kébé.

des suites de ses blessures qui n'est pas recensé sur la liste des 11 décédés à l'hôpital.³⁶ Le général Dagnan a écrit 24 morts et 46 décédés suite à leurs blessures, ce qui fait 70 morts.³⁷ Ce chiffre a été repris par le président Hollande lors de son discours au cimetière de Thiaroye le 30 novembre 2014, mais il ne correspond à rien de tangible car le même rapport déposé aux ANOM mentionne 35 morts.³⁸ Le nombre de morts reste une zone d'ombre qu'il faut relier au doute sur le nombre d'ex-prisonniers de guerre débarqués du *Circassia* le 21 novembre 1944. D'après les archives, 1200 ou 1280 ou 1300 ex-prisonniers de guerre sont arrivés à Dakar.³⁹ Alors qu'il existe un document officiel de la Marine en AOF avec ce chiffre de 1300, il est surprenant de constater que les plus hautes autorités civiles et militaires n'en tiennent pas compte comme si elles savaient par avance que ce chiffre ne correspondait pas à la réalité tout comme le nombre des membres d'équipage ramené à 280 alors qu'ils étaient 358.⁴⁰

Le ministre des Colonies, le commandant du *Circassia* David Bone ainsi que les renseignements généraux de Morlaix donnent le chiffre de 2000 ex-prisonniers de guerre à embarquer.⁴¹ C'est le ministre de la Guerre qui donne les chiffres détaillés par détachement dans sa lettre du 20 octobre 1944 ayant pour objet le rapatriement de Sénégalais prisonniers libérés: 400 Granville, 300 Rennes, 140 Pontivy, 60 Coëtquidan, 350 La Flèche, 600 Versailles, soit 1950 hommes.⁴² Si l'on tient compte des 315 qui ont refusé d'embarquer avant d'être acheminés sur Loudéac-Trévé dans les Côtes d'Armor,⁴³ cela fait environ 1635 hommes qui sont présents sur le *Circassia*. Un renseignement du 21 novembre 1944 venant de Dakar fait part de 400 tirailleurs qui auraient refusé de poursuivre le voyage et seraient restés à Casablanca⁴⁴ mais ni le commandant du *Circassia* ni aucun officier présent sur le navire ne mentionnent ce refus d'embarquer: 'Aucun fait n'est à signaler pendant les 24 heures passées au camp de Médiouna'.⁴⁵ La fiche renseignement du 21 novembre indique 2400 tirailleurs à embarquer avec 600 restés à Morlaix et donc 400 à Casablanca,⁴⁶ preuve si l'en est que des fausses informations ont été disséminées. Ils étaient donc, à quelques unités près, 1635 à bord du *Circassia* alors que l'acte d'accusation inscrit 1300 au départ de Morlaix.⁴⁷ Il faut noter que les chiffres répertoriés après le massacre varient entre 1200 et 1300 et que tous les chiffres donnés avant le massacre s'établissent à plus de 1600 hommes sauf celui donné par le port de Dakar⁴⁸ qui pourrait être un document faux et antidaté car le *Circassia* n'est pas arrivé le 20 novembre pour repartir le 21 mais est arrivé le 21 pour repartir le même jour. Il manque environ 335 hommes sur l'effectif initial de 1635 ex-prisonniers de guerre embarqués.⁴⁹

³⁶ ANS 13G17(17).

³⁷ SHD/T, 5H16.

³⁸ ANOM, DAM 3.

³⁹ 1200 est le chiffre donné par le gouverneur de l'AOF Cournarie (télégramme du 30/11/1944, CAOM 1 tel 862) alors qu'un autre télégramme émanant de l'AOF daté du même jour fait état de 1300 rapatriés (SHD/T 5H16). Le chiffre de 1200 est également rapporté par le consul général anglais suite à un entretien avec le gouverneur général Cournarie (TNA F9 371/42150); le rapport Dagnan détaille 1280; 1300 est le chiffre donné dans la fiche de renseignement marine, SHD/DM,TTD 745, fiche de renseignement marine AOF, 20 novembre 1944.

⁴⁰ TNA, BT 381/3542.

⁴¹ ANOM, I Aff.pol. 3498, 31 octobre 1944; 'Merchantman rearmed', *The Naval Review*, vol. XXXVIII, n°2 (mai 1950), p. 197, et message secret, TNA ADM237/392; AD Ille et Vilaine, 43W218, RG message du 11 novembre 1944 Morlaix.

⁴² SHD/T 9P61.

⁴³ SHGN 10427, GRPT Finistère, le rapport du chef d'escadron Duconge, 19 décembre 1944 donne le chiffre de 300. Nous reprenons le chiffre de 315 du tableau en date du 19 décembre 1944 venant du comité central d'assistance aux prisonniers de guerre en captivité, SHD 9P61.

⁴⁴ Archives nationales du Sénégal (ANS) 21G153(108).

⁴⁵ TNA, BT 381/3542 (journal de bord du *Circassia*) et Archives justice militaire, rapport du chef d'escadron Lemasson, 1^{er} décembre 1944.

⁴⁶ ANS 21G153(108).

⁴⁷ Archives justice militaire.

⁴⁸ SHD/DM, TTD 475, fiche de renseignement.

⁴⁹ Une autre fiche renseignement provenant des archives nationales du Sénégal mentionne 1800 rapatriés.

Le procès des ‘mutins’: une instruction menée à charge

Le sous-lieutenant Arrighi de l'État-Major de la division Sénégal-Mauritanie alors qu'il avait comme supérieur hiérarchique le général Dagnan, a eu pour mission délicate, au vu de sa position, de mener l'instruction qui conduira à l'acte d'accusation dressé par le Tribunal Militaire Permanent de Dakar le 15 février 1945. L'ensemble des PV d'information et d'interrogatoire décuple les incohérences déjà constatées dans les rapports. La logique est la même à savoir montrer que les ‘mutins’ suspectés de pillage en métropole avaient fait usage d'armes à feu.

Les documents confirment le déni manifeste d'une possible appartenance de certains de ces rapatriés au mouvement de la Résistance en métropole et la volonté de faire croire qu'ils avaient subi une intense propagande allemande subversive.⁵⁰ Lors d'un interrogatoire du 22 décembre 1944, Antoine Abibou, qui sera lourdement condamné, raconte qu'il s'est évadé du *frontstalag* de Rennes en 1943, s'est rendu à Paris où il a eu des contacts avec la Résistance. Il a dû se cacher dans une famille morbihanaise, épopée dont il donne des détails très précis. L'officier de police judiciaire a considéré que c'était improbable, qu'Antoine Abibou mentait et qu'il était à la solde des Allemands.⁵¹ 70 années après, nous avons pu retrouver deux membres de la famille Desgrées du Loû qui ont témoigné de la véracité de son récit.⁵² C'est l'illustration parfaite d'une instruction menée à charge où aucune vérification n'a été effectuée, aucune discordance ni défaillance dans la chronologie et la présentation des faits n'ont été relevées. Les chefs d'inculpation de l'acte d'accusation vont de la provocation de militaires à la désobéissance jusqu'à la rébellion commise par des militaires armés au nombre de 8 au moins. Les ‘mutins’ de Thiaroye ont été défendus pour la plupart par l'avocat et homme politique sénégalais Lamine Guèye. Malgré son talent et sa perception lucide des faits, il ne parviendra pas à convaincre le tribunal militaire: ‘Ma conviction partagée par tous les indigènes et les Européens de Dakar, c'est que ces chiffres [du nombre de morts] sont très en dessous de la réalité, bien qu'ils soient déjà impressionnants. C'est une question d'argent qui a amené les militaires à abattre à coups de mitraillettes des Tirailleurs arrivés de France le 21 novembre 1944 [...] Quelques-uns de ces Tirailleurs avaient sur eux des sommes constituant leurs économies. L'Autorité militaire a pensé que ces sommes trop élevées pour des Tirailleurs devaient provenir de vols et pillages commis en France [...]’.⁵³ En réalité, la plus grande majorité d'entre eux avaient déposé leur maigre salaire de travailleur forcé en métropole sur des livrets d'épargne gérés par les *frontstalags*. Dans son PV d'interrogatoire, Antoine Abibou justifie la provenance de l'argent qu'il possédait.

Le jugement a été prononcé le 5 mars 1945: six ont été condamnés à 10 ans d'emprisonnement avec dégradation militaire et interdiction de territoire, un à 7 ans et dégradation militaire, deux à 5 ans et dégradation militaire, trois à 5 ans, un à 4 ans, six à 3 ans, six à 2 ans, trois à 18 mois et six à 1 an. Quelques-uns ont été condamnés à verser une amende. Le pourvoi en cassation a été rejeté le 17 avril 1945.

Le député du Soudan Sylvandre a sollicité le ministre de la France d'outre-mer (FOM) le 15 février 1947 pour que soient prévues dans la loi en projet sur l'amnistie des dispositions permettant d'en appliquer le bénéfice aux condamnations prononcées. Ce n'est que le 16 août 1947 que cette loi a été promulguée.⁵⁴ Le 23 juin 1947, le journal *Réveil* fait sa une en annonçant que le président Vincent Auriol vient d'accorder une grâce amnistiante aux malheureux prisonniers de Thiaroye sans exception. En fait, les discussions entre le ministère

⁵⁰ Sur ce point, se reporter au chapitre 9 du notre livre, *Prisonniers de guerre “indigènes”: visages oubliés de la France occupée*, qui montre que la propagande allemande était quasi inexistante auprès des prisonniers de guerre africains.

⁵¹ Archives justice militaire, rapport de l'officier de police judiciaire, 29 décembre 1944.

⁵² François Desgrées du Loû qui l'a caché était résistant.

⁵³ ANOM, DAM 74, lettre du 7 décembre 1944.

⁵⁴ *Journal officiel* du 17 août 1947.

de la Guerre et le ministère de la FOM ont porté sur l'application de la loi d'amnistie du 16 avril 1946 étendue aux colonies (deux condamnés avaient déjà bénéficié de cette loi d'amnistie).⁵⁵ Les demandes individuelles de grâce amnistiante ont été transmises au ministère de la guerre le 20 mai 1947 par l'inspecteur Mérat devenu secrétaire général au ministère de la FOM. Ce dernier a insisté pour que ceux qui avaient déjà purgé leur peine puissent également bénéficier d'une mesure de bienveillance.⁵⁶ Le ministre de la FOM, Marius Moutet, confirme au député Léopold Sédar Senghor le 30 mai 1947, la transmission au ministre de la Guerre des 18 demandes individuelles avec un avis très favorable alors que deux condamnés concernés étaient déjà décédés (trois hommes sont morts durant leur détention).⁵⁷ Le ministère de la Guerre a refusé la grâce amnistiante considérant qu'elle n'était pas recevable pour 15 d'entre eux—dont les deux décédés—car les faits étaient qualifiés de 'crime' et a précisé qu'il en serait de même avec la nouvelle loi d'amnistie. Par contre, il a décidé la suspension de l'exécution du jugement pour les 18 encore incarcérés aboutissant à leur libération entre le 10 et 27 juin 1947.⁵⁸ Le président Vincent Auriol n'a donc pas accordé de grâce amnistiante en juin 1947. Cette légende inexacte a été relayée dans différentes communications et par le président Hollande le 30 novembre 2014. Lors des discussions parlementaires sur le projet de loi d'amnistie en complément de la loi du 16 avril 1946, le député Lamine Guèye, au nom de la commission des Territoires d'Outre-Mer, a fait insérer un amendement: 'Aux infractions commises en Afrique occidentale française en novembre 1944 par les militaires et anciens prisonniers condamnés à la suite des mutineries'⁵⁹ qui deviendra l'article 39§4 de la loi d'amnistie du 16 août 1947.⁶⁰ Les avis individuels d'amnistie ont été signés le 17 septembre 1947.⁶¹ Certains registres matricules ont été modifiés en faisant apparaître une interruption de service du 1^{er} décembre 1944 à la date de leur libération. Sur d'autres, dont celui d'Antoine Abibou, la condamnation n'a pas été 'cachée', par contre la suspension de l'exécution du jugement est mentionnée et en date d'octobre et novembre 1947, il est stipulé qu'il a perdu son grade et qu'il est exclu de l'Armée. L'amnistie n'a pas pour effet de réintégrer automatiquement le grade ni l'Armée quand bien même la condamnation est effacée.⁶²

Malgré l'amnistie, ils restent coupables d'un crime qu'ils n'ont pas commis. Au vu des éléments nouveaux ici apportés qui font naître un doute sur la culpabilité des condamnés, un procès en révision à titre posthume permettra de faire œuvre de justice en s'appuyant sur l'article 34 de la loi d'amnistie du 16 août 1947 et sur l'article 17 de la loi d'amnistie du 16 avril 1946: 'L'amnistie ne peut en aucun cas faire obstacle à une action en révision.'

Le président Hollande n'a pas prononcé le terme de massacre dans son discours, mais pour la première fois la France a reconnu qu'il n'y a pas eu de rébellion armée. Quant aux morts de Thiaroye, ne méritent-ils pas la mention 'Morts pour la France'? Au-delà des associations comme Sénégal sur Seine, le Cran, la Ligue des droits de l'homme, la reconnaissance du massacre de Thiaroye a été portée par des personnes mobilisées pour restaurer la dignité de ces soldats de l'armée française. L'initiative franco-sénégalaise d'une

⁵⁵ *Journal officiel* du 17 avril 1946.

⁵⁶ ANOM, Aff. Pol. 3498.

⁵⁷ *Ibid.*

⁵⁸ *Ibid.*, lettre n°15898 du 2 juin 1947 du ministre de la Guerre et lettre du 8 juin 1947 du ministre de la France d'Outre-Mer au gouverneur général de l'AOF. Les 18 noms sont mentionnés sur les minutes du jugement incluant les noms des décédés et la lettre du ministre de la France d'Outre-Mer au ministre de la Guerre, 8 juillet 1947.

⁵⁹ AN C/15406, Commission des Territoires d'Outre-Mer, 4 juin 1947.

⁶⁰ Dans le projet de loi initial, séance du 27 février 1947, il était stipulé que dans les territoires relevant du ministère de la France d'outre-mer, des décrets détermineront les infractions auxquelles s'appliquera la loi d'amnistie.

⁶¹ Archives de la justice militaire. Les trois condamnés décédés ne sont pas concernés. Une erreur s'est glissée dans 12 avis avec une date de jugement au 25 mars 1945.

⁶² L'article 32 de la loi du 16 août 1947 précise que pour retrouver leur grade, il faut un décret.

pétition pour réclamer le procès en révision et la reconnaissance du massacre a eu un retentissement certain avant d'être remise à la garde des Sceaux. 'La France n'est pas elle-même quand elle détourne son regard sur des événements qui ont pu assombrir son image', a proclamé le président de la République française. Pour les jeunes générations, françaises comme africaines, il est fondamental que les plus hautes autorités de l'Etat assument leurs responsabilités.

ARMELLE MABON
UNIVERSITÉ DE BRETAGNE SUD

Postgraduate Work in Progress

Even Nomads Need Passports: Representations of the State in Francophone Writings by Iranian Women

For Rosi Braidotti migrant writing represents a certain 'in-between' condition, 'whereby narrative of origin has the effect of destabilising the present' and becomes 'suspended, impossible' and nostalgic.¹ While Braidotti's conceptualization exemplifies a postmodern characterization of migrant writing which supposes a certain liminal creativity, this article aims to argue that these theories do not account for how the state influences the activities, identities and wellbeing of individuals and communities. In doing so, it considers the representation of the state across the work of five Iranian women authors writing in French whose memoirs and 'autofiction' address both exile in France and the experience of returning to Iran. By contrasting the emphasis of the authors on negotiations of bureaucracy and 'papers' in France and Iran with the dominant feature of postmodern migrant writing, which has been posited as stateless and nomadic by critics such as Homi K. Bhabha and Braidotti, I question whether contemporary regulation of identity allows realization of the culturally productive 'in-between' so celebrated by Braidotti and Bhabha.² The perception of migrant writing and cultures as demonstrative of the elasticity of identity across cultural and geographical borders will be reconsidered in the light of examples of regulated movement and bureaucratic interventions which counter the supposed fluidity of the migrant condition.

In the novels and memoirs of Fariba Hachtroudi, Susha Guppy, Nahal Tajadod, Chahdortt Djavann and Yassaman Montazami, 'papers' and the functioning of the state provide a framework in which characters can question or reaffirm their status in France while negotiating their Iranian heritage. The narratives move between France and Iran as the protagonists mediate cultural shifts through airports and immigration offices. Tajadod's *Passeport à l'iranienne* (2007) illustrates how a passport renders material the complex question of nationality and how, as in Montazami's *Le Meilleur de jours* (2012),³ bureaucracy may function as a narrative framework. The texts by Guppy, Hachtroudi and Djavann are whimsical explorations of Paris by young Iranian women whose experiences are grounded by racialized immigration control, and the tangible 'Frenchness' found at airports and in state institutions. Although the frequent appearance of such institutions, border control and papers are by no means the central focus, theme or concern of the majority of the texts, I nevertheless maintain that these concrete signifiers of migration are useful in a reconsideration of some of the prevalent theories and assumptions surrounding migrant cultures and communities.

Theories on migrant writing suggest an aesthetic which moves beyond or plays around with concrete national borders. Seminal postmodern and postcolonial theories from the 1990s remain influential in contemporary readings of migrant cultures and texts. Dominant strands of postcolonial and diasporic thought celebrate the liminality and hybridity of migrant cultural production which in turn engender new radical political possibilities. Bhabha's *Location of Culture* (1994) exemplifies this, suggesting that 'the truest eye may now belong to the migrant's double vision', a vision that allows us to pose questions

¹ Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects: Embodiment and Sexual Difference in Contemporary Feminist Theory* (New York: Columbia University Press, 1994), p. 24

² Homi K. Bhabha, *The Location of Culture* (New York: Routledge, 2007), *passim*, and Braidotti, *Nomadic Subjects*, *passim*.

³ Nahal Tajadod, *Passeport à l'iranienne* (Paris: Jean-Claude Lattès, 2007), and Yassaman Montazami, *Le Meilleur des jours* (Paris: Wespieser, 2012).

'of solidarity and community from the interstitial perspective'.⁴ While he maintains that he does not wish to glorify margins and peripheries, Bhabha's work, despite its nuanced complexities, generally speaking does just that. Nonetheless, in his celebration of edges and in-between spaces, he is to some extent acknowledging borders: finite articulations of identity and nationhood, which are omnipresent in the regulation of daily life. Other contemporaries of Bhabha consider a 'nomadic statelessness' also as characteristic of the 'posts' of the 1990s. Braidotti's *Nomadic Subjects* celebrates an elasticity and privilege of movement across cultural and geographic borders, claiming that the nomad relinquishes any 'idea, desire, or nostalgia for fixity'.⁵ She references Foucault's nomadic consciousness as a way of resisting assimilation, where mobility is a means by which to achieve a more adequate representation of the self in a move away from hegemonic thought. Braidotti sees the nomadic condition as enabling a positive renaming of subjectivity, an opening for new possibilities beyond the constraints of national cultures.

My critique of these theoretical stances arises from the ubiquity of the appearance of identifiable migration signifiers in my corpus. This complicates, if not denies, any claim on flexible, 'in-between' spaces where subjects can radically (re)create or have real agency over their identity. I suggest that the frequent references to regulation of identity counter realization of the culturally productive 'in-between', let alone the roaming, nomad. In work celebrating hybridity and nomadism there is a tendency to lose sight of the significance of social structures and the way in which individuals and groups are controlled in terms of movement and self-definition. Herein lies an assumption highlighted by Afsaneh Najmabadi, whose reference to the headscarf affair in France warns against: 'the presumption of the autonomous liberal individual self, a choosing subject free from culture, that is, one who freely and rationally chooses to enter and exit culture'.⁶ With this in mind, acceptance of the model that subjects are unrestricted by culture and state to negotiate their own identities should be questioned. As such we can be wary of how the 'freedom' of migrants and their cultural production is vaunted in some postcolonial and postmodern theories. Pels's critique of Braidotti's work suggests how her writing 'sacralises hybridity, ambivalence and contingency', implying there is nothing worse than being sedentary and rooted.⁷ This glorification perhaps does not take enough account of the structure and agency debate, the assumption of liberal autonomy, or even of the strong desire for sedentary rootedness that can well arise from even chosen exile. The omnipresent state structures and functions represented across the Francophone writings by Iranian women illustrate this need for caution when considering migrant cultures within a postcolonial and postmodern framework.

We can also bring scepticism to the theoretical assumption of the supposed inherently subversive nature of texts in a corpus such as this, and, in doing so, question Bhabha's assertions about the radical new political possibilities in migrant writing. For example, Gemie uses his analysis of Chardortt Djavann, a high profile Iranian secularist in France, to argue against any easy idealization of the refugee condition.⁸ He uses her campaign against the headscarf and Islam, in media appearances and her published work, as an example of the potentially reactionary nature of exile politics. Like Pels he highlights the dire need for empirical sociological specification: recognizing the difference and diversity within migrant, mobile communities and cultures, both critics argue for greater accuracy and

⁴ Bhabha, *The Location of Culture*, p. 8 and p. 4.

⁵ Rosi Braidotti, *Nomadic Subjects*, p. 22.

⁶ Afsaneh Najmabadi, 'Gender and Secularism of Modernity: How Can a Muslim Woman be French?', *Feminist Studies*, 32 (2006), 239–55 (p. 241).

⁷ Dick Pels, 'Privileged Nomads: On the Strangeness of intellectuals and the Intellectuality of Strangers', *Theory, Culture and Society*, 16 (1999), 63–86 (p. 64).

⁸ Sharif Gemie, *French Muslims: New Voices in Contemporary France* (Cardiff: University of Wales, 2010), pp. 48–66 (p. 49).

specificity when laying claims to the freedom of postmodern nomadic subjectivity.

Iranian women's writing in French lends itself well to this scrutiny of sociological specifics. If we simplistically apply the label of French migrant writing, this immediately suggests, for some audiences at least, *banlieue* culture, recalling racial and economic exclusion and discrimination, often in connection to France's colonial past, as articulated by Blanchard, Bancel and Lemaire in their often-cited *La Fracture coloniale*.⁹ The majority of Iranians living in France, however, come from the educated, liberal and secular elite, with one survey from the late 1980s estimating that around 78% had one university degree or more.¹⁰ Unlikely therefore to 'write out' against France, and embody these radical new political possibilities suggested by Bhabha, they instead can slip seamlessly into the intelligentsia finding no urgent need to assess critically their host country as it is less hostile to the educated, secular and wealthy. Another way in which these texts could well be characterized is as a product of the cosmopolitan elite, a community such as the one described by Braidotti.¹¹ Her writing celebrates the multicultural mixing of the intelligentsia which she sees writers such as Nancy Huston and Leïla Sebbar embodying.¹² However, attempts at postmodern theorizing on stateless creativity around the Iranian writings in French are obstructed when close readings of the ubiquitous identifiable signifiers of migration are considered. The demographic is complicated further by the relationship between Iran and France, in which there is no history of political and economic imperial control. Iranians have migrated to French and France by choice, often an educated choice influenced by their exposure to French letters and thought during an elite and/or pre-revolution education. They experience different tensions in exile to migrants from former French colonies, as the language and culture are learnt by choice and not imposed. Thus, the French-Iranian community and its cultural production, presents a complication to postcolonial- and postmodern-based assumptions around the migrant experience in this former colonial axis of power.

Reading 'The State'

The preceding introductory section has provided an outline of some theoretical possibilities and concerns which will support a survey of the Francophone writings by Iranian women, and the textual representations of dealings with the state and national borders. The close readings to follow suggest that the ubiquity of references to state administration, border control and other concrete manifestations of migration, in a generally uncritical, unselfconscious manner does not always allow for the fluid and radical aesthetics that postcolonial and postmodern theories anticipate.

The challenge of obtaining 'papers' and the journey through the bureaucracy of the French and the Iranian states form part of the narrative structure in both Yassaman Montazami's *Le Meilleur des jours* and Nahal Tajadod's *Passeport à l'iranienne*. This suggests that these two texts are not therefore necessarily representative of cultural (re)negotiations, or 'haggling' as Hamid Naficy puts it, but rather controlled and formed by structural imposition.¹³ From the same theoretical standpoint as Bhabha, but writing specifically with reference to Iranian exile cultures, Naficy suggests that texts and subjects are: 'travelling in the "slipzone" of fusion and admixture', an assertion that readings of these texts seem to

⁹ Pascal Blanchard, Nicolas Bancel and Sandrine Lemaire 'Introduction, La fracture coloniale: une crise française', *La Fracture coloniale: la société française au prisme de l'héritage colonial* (Paris: La Découverte, 2005), pp. 9–30

¹⁰ Encyclopaedia Iranica 'Persian Community in France', 2000; <http://www.iranicaonline.org/articles/france-xvii> [accessed 21 January 2013].

¹¹ Braidotti, p. 18

¹² Nancy Houston and Leïla Sebbar, *Lettres parisiennes: Histoires d'exil* (Paris: J'ai Lu, 1986), *passim*.

¹³ Hamid Naficy, *The Making of Exile Cultures: Iranian Television in Los Angeles* (Minnesota: University of Minnesota Press, 1993), p. 7.

contradict.¹⁴ Montazami's short novel is a homage to her father, Behrouz, whose name gives the book its title: it means 'le meilleur des jours' in Persian. Behrouz, from an upper-class family in Tehran, is a Marxist intellectual who brought his young family to France in 1973 to pursue a doctoral thesis which he never finished before separating from Montazami's mother and returning to post-revolution Iran. The text begins shortly before his death, as he wishes to return to France to renew his *titre de résidence*. When Montazami questions the utility of the undertaking, Behrouz tells her that the document 'lui épargnerait [...] les tracasseries administratives', specifically, obtaining a visa every time he wished to visit her and her brother in France.¹⁵ It is on this visit that he falls ill and dies. This opening passage undoubtedly deals more significantly with family relationships, beginning to draw the complex and loving relationship between father and daughter. It is nonetheless framed by the administrative impulse to renew administrative ties with the country in order to maintain these relationships.

Other significant family events and relationships throughout the text are also outlined according to the visa status of the characters: when Montazami's grandfather falls ill, he is reminded of the 'honour' of being awarded the French visa to be treated in France. This takes place during the Iran-Iraq war, and on the way to the airport, the grandfather wants to stop and help victims of bombings. Worried that they may miss their flight, their chauffeur reminds them of 'la valeur de ce tampon sur leurs passeports'.¹⁶ Similarly for Shadi Khanoum, the exiled widow of a colonel, the value and importance of her American visa regulates her experience in France when she stays with the Montazamis, while waiting to be reunited with her son in America. Although this is not to deny the other more poignant themes and ideas which can be drawn out of these example—themes of family, of the loneliness of exile, of social class, of the desolation of war—the significance of the frequent references to visas and immigration control as a propelling factor in narrative cannot be ignored. This is perhaps to be expected given the emplotment of the texts according to literal moves between Iran, France and the USA. Nonetheless, the grounding nature of these migration signifiers anchors the narrative in something less abstract than the third space, and demonstrates the limits of liminality and the boundaries to be found in the slipzone.

In a similar vein, Susa Guppy in her *A Girl in Paris: A Persian Encounter with the West* claims that she cannot begin to make friends in Paris before securing her long-term visa.¹⁷ Although she goes on to describe the deep and productive relationships she forms in Paris, overcoming linguistic, cultural and religious differences, the visit to the police headquarters to obtain a visa is of the utmost importance in order for her to begin to make her way in the city. While for Guppy and Montamazi, the pursuit of a *titre de résidence* are significant markers in the texts, it does not drive the entire narrative, unlike in Tajadod's *Passeport à l'iranienne* (2007). This text is a journalistic account of Tajadod's mission to renew her Iranian passport on a visit to Iran from France where she lives and works as an academic. Daneshvar claims that Tajadod's work is a perfect example of hybrid, transcultural writing which puts the writer in a privileged position, endowing her with a critical capacity to create literary and aesthetic synthesis.¹⁸ Daneshvar regards the motif of the passport as a means by which to critique vigorously Iranian law, revealing the absurdity of a 'bureaucratie grotesque'.¹⁹ He suggests that the quest for the passport develops 'une dimension symbolique et allégorique au égard [sic] à l'identité libre et interne, et l'identité nationale "propriété" du régime'.²⁰ The

¹⁴ Naficy, p. 7.

¹⁵ Montazami, p. 9.

¹⁶ Montazami, p. 116.

¹⁷ Susa Guppy, *A Girl in Paris: A Persian Encounter with the West* (London: I.B Tauris, 1991), p. 63.

¹⁸ Esfaindyar Daneshevar, 'Rire, Un passeport pour fuir l'exil: le récit d'un exil ironique', *Relief*, 5 (2011), pp. 44–58 (p. 44).

¹⁹ Daneshevar, p. 48.

²⁰ Daneshevar, p. 49.

passport and identity card is a common motif in cultural production; its potential as an evocative and useful symbol is strengthened by its political significance, as Eileraas states:

the material symbol of a vast network of state regulations, the identity card embodies national anxieties about identity. Not only does it frame the facial features of a citizen, resident, or legal alien; it also maps out the borders of a national community, and shapes public debate about immigration and citizenship.²¹

Tajadod's writing uses the passport to discuss the literal framing of the face and the power behind the regulation of self-presentation, as well as providing a mapping of diasporic community and transnational citizenship.

Tajadod's work is generally regarded as a successful mediator of Iranian culture. Nanquette suggests that it is part of a 'counter narrative' on Iran which, in a manner similar to the work of Marjane Satrapi,²² goes some way to countering the pernicious discourses on Iranian society in the Western media. Tajadod provides a loving, if critical, portrait of the country where she no longer lives, but in which she maintains a strong network of friends, family and property. Her journey through the bureaucratic mayhem of the Iranian state sees her perform, at times literally, the 'haggling' identified by Naficy. Her account demonstrates the innovative creativity celebrated by the postmodern and the postcolonial. Nonetheless, she still remains at the mercy of the state and its maze of bureaucracy, filling in endless forms, visiting countless officials and transforming herself into an 'Islamic woman' for her regulation passport photo.

Tajadod's work undoubtedly complicates my argument that the application of postmodern and postcolonial theories is inappropriate or even rendered invalid through reading the writings in French by Iranian women. On the one hand, she is useful in confirming, through her narrative structure, the possible rigidity of migrant aesthetics. On the other, the frequent twists and turns in her quest to maintain her official Iranian identity, her wily haggling around the Iranian bureaucracy and intricate exploration of the state's construction of femininity through a passport photo, potentially disrupt assertions that the signifiers of migration completely defy any attempts to achieve the radical, stateless or nomadic. In *Passeport à l'iranienne* Tajadod is encouraged to alter how she presents herself to the state in order to get a quicker response: adapt your identity according to how 'they' wish to see it, suggest the men who are 'professionals' at speeding along the process.²³ Touting forms outside the official building, these un-official bureaucrats offer their services to fill in the forms for her. A friend convinces Tajadod to comply saying: 'Ils ont l'habitude [...] Ils répondent aux questions d'une manière professionnelle'.²⁴ By saying she is a *menagère*, and going to France as a 'touriste' they hope to deflect particular interest in her case and accelerate the bureaucratic process.²⁵

Similarly we see Tajadod disturb patterns of national identity and control in her review of Islamic femininities. The first step in the passport renewal process is to have a suitable photo taken: here visualized self-presentation is central to negotiating multiple and controlled identities. She must take part in the 'exercise' of representing herself as 'an Islamic woman' an operation for which all photographers studios are well equipped to enable: 'la transformation d'une femme ordinaire [...] en une femme islamique'.²⁶ They have 'tout

²¹ Karina Eileraas 'Disorientating Looks, Ecarts d'identité: Colonial Photography and Creative Misrecognition in Leila Sebbar's *Sherazade*', in *After Orientalism: Critical Entanglements, Productive Looks*, ed. by Inge E. Boer (Amsterdam: Rodopi, 2003), pp. 23–44 (p. 30).

²² Laetitia Nanquette, *Orientalism versus Occidentalism: Literary and Cultural Imaging between France and Iran since the Islamic Revolution* (London: I.B Tauris, 2013), p. 78, and Marjane Satrapi, author and illustrator of the bestseller *Persepolis* (Paris: L'Association, 2007).

²³ Tajadod, p. 63.

²⁴ Tajadod, p. 63.

²⁵ Tajadod, p. 64.

²⁶ Tajadod, p. 8.

l'attirail nécessaire', from make-up remover to high collared shirts, to effect this compulsory transformation.²⁷ Tajadod clearly views the Islamification of women's appearance as a superficial construction, imposed by external forces, where little female agency or self-definition is possible. She nonetheless innovates and negotiates within the confines presented to her: for her own photo she wears 'un foulard noir et une chemise froissée à col montant achetée à Paris'.²⁸ This is a mark of both the material construction of imposed 'Islamification', as well as a signifier of her French life and experience being brought into the Iranian context, as she uses her French shirt to complete the picture of the perfect Islamic woman. Tajadod's narrative and representations therefore complicate a review of female identities and the state; it makes use of the multiple positionings of the author to address the Iranian and French aspects of her life. While she makes no clear declaration of preference for one or the other, neither does she claim to have found a comfortable synthesis between borders. Her text sits, therefore, at an intersect between the postmodern theories of nomadic hybridity and the more concrete approach I am suggesting. It offers an alternative to the stateless and liminal while simultaneously remaining characterized by materially grounded realism.

Of Airports and *Préfectures*: *non-lieux* or *lieux nationaux*?

Thus far these readings have demonstrated how state and papers can function as plot devices shaping both the narrative and the representation of physical appearance. Another common motif is the regulation of entering and leaving a country: airports and immigration control at the *préfecture* provide spaces in which to reflect on the tangible elements of French-ness and Iranian-ness. A common characterization of airports in French literary and theoretical texts is as a *non-lieu*, a neologism of anthropologist and urban theorist Marc Augé who considers them, alongside places like bus terminals and large hotel chains, as spaces of social atomization and cultural anomie.²⁹ Writing on the representation of *non-lieux* and airports in Augé's work and contemporary fiction, O'Beirne comments that 'an increasingly man-made, technological environment reinforces social atomization and traps the individual in complex networks of mobility [...] descriptions of airports [become] spaces of transit and escape par excellence'.³⁰

These *non-lieux* of 'transit and escape' are products of the age of what Augé calls *surmodernité*, 'characterised by, among other things, the increasing accessibility of the planet and consequent massive urbanisation and migration'.³¹ While Augé is critiquing the postmodern nomadism celebrated by Braidotti and Bhabha, the description of airports in the texts considered here, is neither an example of the 'cultural anomie' posited by Augé, nor, in correlation with postmodern depictions of the migrant experience, a part of mutable, transient subjectivities, as discussed in the earlier part of this article. Fariba Hachtroudi's *J'ai épousé Johnny à Notre-Dame-de-Sion* is a semi-autobiographical account of an Iranian schoolgirl's first year in Paris.³² Her description of the arrival in Roissy decidedly does not deal with movement or transit, but rather serves to ground her narrative firmly on French soil and in French consumer archetypes: 'l'antichambre de la France, m'offrait des sensations inédites.

²⁷ Tajadod, p. 8.

²⁸ Tajadod, p. 8.

²⁹ Marc Augé, *Non-lieux: introduction à une anthropologie de la surmodernité* (Paris: Seuil, 1992), p. 34 and *passim*.

³⁰ Emer O'Beirne, 'Navigating "Non-Lieux" in Contemporary Fiction: Houellebecq, Darrieussecq, Echenoz, and Augé', *The Modern Language Review*, 101 (2006), 388–401 (p. 396).

³¹ O'Beirne, p. 393

³² Fariba Hachtroudi, *J'ai épousé Johnny à Notre-Dame-de-Sion* (Paris: Seuil, 2006).

[...] Arôme de chocolat, parfum de Chanel, fumée de Gauloise'.³³ Instead of being a non-space, therefore, it becomes a tangible manifestation of nation and culture, the antechamber of France offering up its goods for consumption. In a similar fashion, Guppy also uses the Tehran airport to measure Iran's economic development. Conversely for Tajadod, the same place is described as a re-enactment of the *concours* of identity control: with seven nerve-racking *étapes* which she compares to the Persian legend of Rostam who had to complete seven challenges in order to save his country.³⁴ As such, airports, where borders are manifest and tangible, can be decidedly a *lieu national* rather than a *non-lieu*, where mythology can be re-enacted and consumerist symbols of national culture displayed.

This feeling of tangible borders in *lieux nationaux* is manifest nowhere better than in state institutions, sites where difference is legally regulated and identity controlled. Guppy's description of the police headquarters in 1950s, where she had to go in order to settle in Paris, is one of the few times in the text when she remarks directly on the 'othering' she experiences in French spaces. She notices the difference in reception of English and American citizens, greeted by polite police attendants, while she receives different treatment: 'We Persians waited with "the others", non-Europeans, members of the Third World'—they are expected to wait longer and treated with indifference or boredom.³⁵ It is here she remarks on the downgrading of social status when moving from the 'Third World' to the 'First World'. These quantifiable experiences—racialized queuing, obtaining documents and papers to prove legitimacy and become involved in society—all work to suggest that radical, flexible national borders may not be as fluid and productive as the theories in postmodern and postcolonial fields might suggest.

Another more problematic example of the *lieu national* and state institutions is found in the work of Chahdorrt Djavann. As previously mentioned in connection to Gemie's analysis of her work, Djavann has come under regular heavy criticism from scholars for her stance on Islam, secularism and women's rights in the Muslim world. Nanquette comments that she uncritically expresses a preference for France over Iran, and Deltombe suggests she receives 'a triumphal welcome, as if from her mouth came "truths" that journalists dared not say'.³⁶ Djavann's semi-autobiographical novel *Comment peut-on être français?* (2006) has frequent references to French state immigration administrative procedures, specifically the asylum system.³⁷ In the novel she offers an inaccurate account of the asylum procedure which portrays it as benevolent, efficient and welcoming. This is quite unrepresentative of the experience of asylum seekers in France where, more commonly, a long wait with little chance of being granted refugee status at the end is made worse by poor access to housing and health care.³⁸ On her first trip to the town hall, Roxane is handed refugee status over the desk by a smiling blonde woman who instantaneously 'understands' her situation and gives her refugee status, a process which in reality takes months, if not years.³⁹ These inaccuracies and polarizing assertions take place within the walls of central French state institutions and paralyze any possibility for fluid, elastic aesthetics. Rather than producing creative and innovative synthesis between two countries and cultures, Djavann's idealized version of the negotiation of frontiers reinforces a sense of radical qualitative difference between host and

³³ Hachtroudi, *J'ai épousé Johnny à Notre-Dame-de-Sion*, p. 39.

³⁴ Tajadod, p. 313.

³⁵ Guppy, p. 65.

³⁶ Nanquette, 'French New Orientalist Narratives and the "Natives": Reading More than Chahdorrt Djavann in Paris', *Comparative Studies of South Asia, Africa and the Middle East*, 29 (2009), 269–80 (p. 270), and Thomas Deltombe, *L'Islam imaginaire: la construction médiatique de l'islamophobie en France, 1975–2005* (Paris: La Découverte, 2005), p. 353.

³⁷ Chahdorrt Djavann, *Comment peut-on être français?* (Paris: Flammarion, 2006).

³⁸ La Cimade, *Synthèse Migration: État des lieux 2014* (2014), 1–19; [http://lacimade.net/docs/site/EDL2014 - Synthèse.pdf](http://lacimade.net/docs/site/EDL2014_-_Synthese.pdf) [accessed 7 July 2014].

³⁹ Djavann, pp. 35–36.

'home' culture'.

Part of the novel is in the form of an imagined epistolary correspondence with the eighteenth-century *philosophe* Montesquieu, whose *Lettres persanes* (1721) is a fictitious account of French society by visiting Persian nobles.⁴⁰ This provides Djavann the opportunity to play on the Enlightenment ideologies of republicanism found in Montesquieu's texts. Her other work offers a more critical assessment of the French state although it ultimately arrives at the same positive appraisal of republican ideologies as found in *Comment peut-on être français?*. In the polemical pamphlet *Bas les voiles!* (2003), Djavann offers an in-depth analysis of how the French are failing to meet the needs of migrants, particularly Muslim women, and sets out a robust critique of the French social security system which propagates 'l'exclusion sociale'.⁴¹ She states that the SMIC (*Salair minimum de croissance*) and the RMI (*Revenu minimum d'insertion*) fail to provide adequate support for Muslim women who are 'objets d'une exclusion sociale et économique impitoyable'.⁴² According to Djavann, these women just about escape 'la fin sordide des SDF clochardisés' thanks to the support of their community and family.⁴³ Confusingly, this is a support structure she berates earlier in the text for veiling their children: 'Nous sommes en France, pays de droit, et certaines familles s'arrogent le pouvoir de voiler leur filles mineures'.⁴⁴ The citations above, with their frequent use of acronyms—emblems of French state bureaucracy—demonstrate an in-depth knowledge and familiarity with *l'état*. They are, however, coupled with the contradictions and blanket statements on the nature of Muslim families and communities that help to make the text such an 'odd read' as Fernando puts it.⁴⁵ Nonetheless, the criticisms of the failings of the French state are fair and well-evidenced. However, the entire argument remains based on the assumption that integration (or assimilation) are key to successful participation in French society. She maintains a line of reasoning that French republicanism, and western democracy in general, represent the best possible systems, despite their shortcomings: 'La démocratie occidentale, malgré ses insuffisances, reste le meilleur système existant'.⁴⁶ These binaries and homogenizing statements which characterize the pamphlet represent further challenges to postmodern and postcolonial assumptions about radical progressive politics and dynamic creative hybridity. Instead it reinforces a sense of radical qualitative difference between host and 'home' culture in migrant writing.

In order to challenge prevalent postmodern and postcolonial theories, this article offers a synthesis of examples from across a corpus of Iranian women's writing in French. Seeing all migrant writing in terms of fluidity, nomadism and liminality is in some cases useful, as particularly Tajadod's work demonstrates. However, the widespread enthusiasm for doing so has in fact obscured a different reality: the pervasive centrality in such writing of material and administrative structures that limit and control both movement and identity. Cumulatively, these texts convey an impression of the migrant experience as anchored in concrete national realities, where the narrative centrality of state structures implies the impossibility of postmodern mobile identities. The everyday tangible reality of migration—airports, immigration control, papers—propel the narrative and constitute a whole network of signifiers of the materiality of identity. My readings of these texts against a backdrop of the postmodern and postcolonial theories suggests an alternative approach to migrant writing, perhaps less radical than contemporary theories, although one which attempts to

⁴⁰ Montesquieu, *Lettres persanes* (Paris: Livre de Poche, 2006 [1721]).

⁴¹ Chahdortt Djavann, *Bas les voiles!* (Paris: Gallimard, 2003) p. 36.

⁴² Djavann, *Bas les voiles!*, p. 36.

⁴³ Djavann, *Bas les voiles!*, p. 37.

⁴⁴ Djavann, *Bas les voiles!*, p. 17.

⁴⁵ Mayanti L. Fernando, 'Exceptional citizens: Secular Muslim women and the politics of difference in France', *Social Anthropology*, 17 (2009), 379–92 (p. 381).

⁴⁶ Djavann, *Bas les voiles!*, p. 45.

read social and political realities as well as appreciate some of the same aesthetic values and political urgency key to postmodern and postcolonial criticism.

ELIZABETH LOWENSTEIN
UNIVERSITY OF LEEDS

BOOK REVIEWS

Südlich der Sahara: Afrikanische Literatur in französischer Sprache. By JÁNOS RIESZ. Tübingen: Stauffenburg Verlag, 2013. 465 pp. Pb £25.49. ISBN: 9783860572993

In Germany, János Riesz is considered the founder of *Afroromanistik*, the study of African literature in French, and he has made significant contributions to the field for more than thirty years. His latest publication, *Südlich der Sahara: Afrikanische Literatur in französischer Sprache* [South of the Sahara: African Literature in French], is an introduction to and an overview of the emergence of Francophone literatures of Sub-Saharan Africa (and the conditions thereof). Riesz's literary history is aimed at both academic and non-academic audiences, with the complexity of the subject matter discussed in a readily accessible fashion. It constitutes a comprehensive study, providing a whole range of close-readings from the first Francophone African writer, Amadou Mapaté Diagne's *Les Trois Volontés de Malic* (1920), to works by V. Y. Mudimbe and Henri Lopès, to Ahmadou Kourouma's *Monné, outrages et défis* (1990). In the introduction, Riesz echoes Bernard Mouralis's plea in *L'Illusion de l'Altérité* (2007) and argues for an examination of African literature through questions that move beyond the reductive Western paradigm of alterity and identity and instead focus on the relationships between the writer, her or his work and the reader.

In order to approach these questions, the book is divided into three main parts: Part One: *Corpus*, Part Two: *Sprache* [Language] and Part Three: *Kultur* [Culture]. Starting with a discussion of the colonial legacy of France and Belgium and the status of French in today's countries 'south of the Sahara', Riesz lays out the main thread of the book by highlighting the ways in which colonial and postcolonial language policies intertwine with the emergence of this body of literature. The first part is hence dedicated to the genesis of the literatures from Sub-Saharan Africa, and gives an historical overview that covers pre-independence writing of the 1920s, the *Négritude* movement, the anti-colonial novels of the 1950s and 1960s, post-independence writings after 1960, the emergence of 'national literatures' in Senegal and the Congo (Zaire), and women's writing. Part Two, also historical in approach, examines the ideological underpinnings of *la Francophonie*, specifically its presence and implementation in Sub-Saharan Africa through, for example, French-language instruction at school. The second section of Part Two focuses on language as the subject of literature itself, and Riesz supplies close-readings of novels by Bakary Diallo, Amadou Hampaté Bâ, and Ousmane Socé, while shedding light onto other literary forms, such as drama and poetry, and the ways in which French language and Francophone literature have been instrumentalized to support resistance and liberation.

The first two parts of Riesz's work represent its clear strengths: his unequivocally historical approach and the distinct focus on the implications of language itself provide a strong contextualization without losing sight of the complex political dimension of what it means for an African author to write in French.

Part Three is then subdivided into three sections: 'Orality in African societies and literatures', which focuses on the often overlooked genre of storytelling and the emergence of written language; 'Religion and African Philosophy', including close-readings of Paul Lomami Tshibamba's *Ngando* (1949) as, what Riesz calls, 'a lesson in "Bantu philosophy"' and of Mongo Betis's 1956 novel *Le Pauvre Christ de Bomba*, interrogating the figure of the white missionary and further sections on Islam in African literature and European colonial and African views on *sorcellerie*; and 'Historical Myths, Persons and Events', in which he sheds light on, for example, the Thiaroye Massacre of 1944. It is here that Riesz is possibly too ambitious with the aim of the book: a topic as wide-ranging as 'Islam in African literature' is somewhat outside of the book's remit, and so his summary of this theme in five and a half

pages risks being reductive. Other points of criticism might be the absence of close-readings of more contemporary works of literature post-1990, including a wider consideration of female writers like Fatou Diome and Werewere Liking, beyond their status as ‘women writers’. Most regrettable, however, is in fact the language of the work itself. Written in German, it unfortunately may not reach the wider audience and dissemination it so clearly deserves.

SARAH ARENS
UNIVERSITY OF EDINBURGH

Marie NDiaye: Blankness and Recognition. By ANDREW ASIBONG. Liverpool: Liverpool University Press, 2013. 245 pp. Hb £70.00. ISBN: 9781846319464

Le livre est une étude critique magistrale de l'œuvre de Marie NDiaye, auteure ayant accédé de son vivant au statut de classique littéraire. Sa consécration institutionnelle, éclatante dans les années 2000 en France, s'est désormais étendue à l'étranger—NDiaye fut ainsi le plus jeune auteur nommé au Man Booker International Prize en 2013.

Cette reconnaissance a été acquise dans la tradition littéraire universaliste française, dont l'envers est, selon Andrew Asibong, un rapport anxieux, et peu théorisé, aux minorités, notamment raciales. NDiaye n'a pas revendiqué d'inscription explicite dans un particularisme quel qu'il soit, s'opposant aux catégorisations réductrices dont elle a pu faire les frais, principalement du fait de son patronyme et de sa couleur de peau. Cette manière d'accéder à la célébrité en niant toute souffrance handicapante liée à une appartenance minoritaire objective suscite ‘an unsettling yet fruitful dynamic of splitting, paradox and denial’ (p. 4) qui intéresse Asibong. La réussite acquise a en effet peu à peu influencé la réception et les postures publiques de NDiaye, en même temps qu'elle rejaillissait sur certains de ses textes littéraires, qui constituent l'objet principal de ce travail.

En s'appuyant sur leur lecture attentive et sur sa maîtrise des meilleures analyses critiques, notamment celles de Lydie Moudileno et de Dominique Rabaté, Asibong adopte une grille de lecture psychanalytique (pp. 14–15) à contre-courant des approches universitaires dominantes en ce domaine (pp. 211–12). Animé par le désir de lire les textes de NDiaye contre les propos publics de l'auteur (p. 21), en s'appuyant sur les outils conceptuels forgés par des psychanalystes ayant étudié la (dé)négaration psychique tels que Freud, Winnicott, Wilfred Bion, Helene Deutsch, mais aussi par le sociologue Erving Goffman par exemple, Asibong interroge avec brio la matière littéraire au prisme des configurations familiales, des stigmates—liés à la race, au sexe, au genre, à la classe—, des émotions et de la possibilité d'une relation thérapeutique, placée à l'horizon de nombre de ses analyses.

C'est là que la notion polysémique de *blankness*, que le terme ‘absence’ ne suffit pas à traduire en français, est si pertinente: dans les textes de NDiaye, systématiquement, ‘[t]here are holes, at the level of narrative, character, psychology and tone’ (p. 2). Ces points aveugles renvoient à des personnages qui refusent d'exister pleinement, nient leurs ressentis et ceux des autres. Passifs, mécaniques, abrutis, ils s'enfoncent dans une perception clivée et modifiée du réel, à l'origine de choix de représentation décisifs. C'est ainsi que prennent sens le registre fantastique de certains textes ndiayens, volontiers commentés (p. 28), ou leur critique éthique et politique des aspects mortifères des sociétés capitalistes où l'argent, la famille, l'école, tels qu'ils ont été institués, maintiennent à l'état vif des traumatismes affectifs.

La longue et brillante introduction contient le cœur de l'argument: le refus délibéré de célébrer les ressources éblouissantes de cette écriture—touchant l'intertextualité, la syntaxe, ou les expérimentations narratives—pour aller plutôt dénicher une *blankness* beaucoup plus

signifiante dans des ‘zones of representational and affective impoverishment’ (pp. 3–4). La déclinaison du terme en *blancness*, selon un néologisme franco-anglais forgé par Asibong (pp. 18–20), sert à désigner la spécificité raciale, discrètement présente dès 1989 dans les romans, d’une différence niée faisant fuir les protagonistes hors de la réalité pour échapper à la honte.

De tels creux contiennent, surtout, la clé de la relation que les textes établissent avec leurs lecteurs ou leurs spectateurs. L’absence cruciale de certaines informations leur impose en effet de s’engager activement avec des énigmes (p. 169), et de se montrer sensibles aux formes de sublimation qui en découlent: images dérangementes, couleurs, perceptions présentes au cœur de l’anesthésie générale qui nimbe ces fictions. Ces trous renvoient le plus souvent à des psychopathologies familiales, inscrites sur plusieurs générations (pp. 23–24), symbolisées par des pères absents et des mères sans amour (p. 25). Les individus portent ainsi le poids d’une généalogie fantomatique, qui les empêche de créer leur famille, aussi longtemps que le caractère funeste des relations passées n’est pas envisagé (p. 71). Asibong insiste en effet aussi sur la vertu transformative, ‘rédemptrice’ (p. 31), de ces textes. En témoignant d’une réflexivité sur ses arbitrages du début (pp. 1–2) jusqu’à la fin (pp. 168–69) de son ouvrage, il situe la source sensible de son propos érudit, forgé à travers un compagnonnage intime et engagé de longue durée avec cette œuvre. Assez rare, ce geste est particulièrement précieux au vu de la profondeur des propositions postulées sur les effets de cette lecture (p. 174), partagés par d’autres universitaires intéressés par NDiaye (p. 169, p. 216). Ces propositions mériteraient peut-être une mise à l’épreuve empirique à travers une étude de réception menée auprès de publics diversifiés, suggérée ça et là (p. 162).

Mais la fécondité littéraire de ces postulats est amplement démontrée à travers le *close reading* des œuvres, chronologiquement abordées dans leurs singularités et leurs échos, de manière fine et lumineuse. La même rigueur est perceptible dans le soin porté aux résumés des œuvres en annexe, ou dans la qualité de la bibliographie, donnant à l’ouvrage des allures de synthèse critique.

L’ambition latente d’exhaustivité y semble cependant parfois excessive: lorsque Asibong évalue plus qu’il n’analyse certaines œuvres moins appréciées (pp. 100–03), lorsqu’il évoque de manière englobante la réception critique de l’œuvre de NDiaye en France (p. 56), ou lorsqu’il dresse des parallèles entre l’auteure et ses personnages (p. 9). La sociologie de la littérature et ses outils, notamment la ‘posture’ (Jérôme Meizoz) ou le ‘champ’ (Pierre Bourdieu), permettraient sans doute de traiter ces aspects avec davantage de nuances et de distance, en affrontant d’autres redoutables questions: celle de la valeur littéraire postcoloniale, ou des modalités comparatives d’accès à la légitimité littéraire en France et en Grande-Bretagne, par exemple. Mais si c’est à partir de Marie NDiaye que l’on veut répondre à ces questionnements, il faudra, d’évidence, partir du beau livre d’Asibong.

CLAIRE DUCOURNAU
UNIVERSITÉ PAUL VALÉRY MONTPELLIER 3

Francophone Cultures through Film. By NABIL BOUDRAA and CÉCILE ACCILIEN. Newburyport, MA: Focus Publishing/Pullins, 2014. 237 pp. ISBN: 9781585103119

This textbook by Nabil Boudraa and Cécile Accilien uses film to introduce undergraduate students to a variety of cultures from across the Francophone world, including those of the Democratic Republic of Congo, Algeria, Vietnam, Québec and metropolitan France. Each of the fifteen films, which are grouped into five thematic sections, is accompanied by a brief history of its country of origin, an introduction to the film itself, a vocabulary list, fill-in-the

blank exercises, comprehension and discussion questions, and a short reading. The text treats both commercially successful films from France and critically acclaimed but lesser-known films from Francophone filmmakers, asking students to reflect on questions of power, identity, migration and women's rights in a variety of historical and cultural contexts.

Part One, 'The Colonial Experience', looks at *La Rue Cases-Nègres* (Martinique/France, 1984), *Indigènes* (Algeria/Morocco/Belgium/France, 2006), and Raoul Peck's documentary *Lumumba, la mort d'un prophète* (France/Switzerland/Germany, 1992), foregrounding the injustices of the French colonial system as well as the role of colonial troops in the First and Second World War. Part Two, 'Struggles for Independence', features *La Bataille d'Alger* (Italy/Algeria, 1965), the documentary *Franz Fanon: Black Skin, White Mask* (Great Britain, 1995), and Raoul Peck's feature film *Lumumba* (Democratic Republic of Congo/France, 2000). Considering the number of films and directors necessarily excluded from such a survey text, the inclusion of two films on Patrice Lumumba by the same director is surprising. It is explained in part by the authors' preference for films that were readily accessible online as well as their decision to create chapters that function as stand-alone lessons rather than a comprehensive, chronological survey of Francophone cinema.

Part Three, 'Cultural Diversity', focuses on *Un été à La Goulette* (Tunisia/France/Belgium, 1996), *L'Auberge Espagnole* (France/Spain, 2002), and the French box-office smash *Bienvenue chez les Ch'tis* (France, 2008). By far the most commercially successful of the films discussed, *Bienvenue chez les Ch'tis* and *L'Auberge Espagnole* broaden the discussion of Francophone identity to include regional cultures within France and to interrogate the notion of a shared European identity in the twentieth and twenty-first centuries. Part Four, 'Immigration and Exile', examines *Salut cousin!* (France/Belgium/Luxembourg/Algeria, 1996), *Pièces d'Identité* (Democratic Republic of Congo/Belgium, 1998), and *La Grande Séduction* (Quebec, 2003). While *Salut cousin!* and *Pièces d'identité* discuss the immigrant experience for North Africans and Congolese in France and Belgium respectively, *La Grande Séduction* considers *intranational* exile and migration, following a cosmopolitan Canadian doctor adjusting to a new life in a remote *québécois* fishing village.

Part Five, 'Women in the Francophone World', is the most geographically diverse section, with chapters on *Faat Kiné* (Senegal, 2000), *Indochine* (France, 1992), and the documentary *Poto Mitan: Haitian Women, Pillars of the Global Economy* (Haiti/United States, 2009). *Faat Kiné*, one of the final films of legendary Senegalese director Ousmane Sembène, shows the life of a single mother in post-independence Dakar, struggling to have a career and live independently in a highly patriarchal society. *Poto Mitan*, a creole term meaning 'central post' and referring to the foundational role of women in Haitian society, follows several female activists in present-day Haiti working collectively to improve gender equality in their home country.

Overall, *Francophone Cultures through Film* is an excellent tool for educators looking to teach an undergraduate course on film or to integrate film into their discussion of Francophone history and culture. It offers a wealth of resources, including detailed questions regarding the films and their thematic content, as well as ample material for lesson plans. It also allows the teacher great flexibility, as the chapters can be taught out of sequence or in isolation depending on the demands of a course. One drawback of the authors' desire to feature films that are at once pedagogically exploitable and accessible (both in terms of content and psychical availability) is the inclusion of a large number of mainstream French-financed films to the exclusion of lesser known and more narratively challenging works by Francophone filmmakers. For immigration, one thinks of Moussa Touré's *La Pirogue* (Senegal, 2012) and Abderrahmane Sissako's *Heremakono* (Mauritania, 2002). In terms of Francophone-Asian cinema the works of Rithy Panh might have been a productive addition. Nonetheless, Boudraa and Accilien succeed in bringing together a culturally and historically diverse range

of documentary and feature films that are likely to engage students and foster lively discussion.

GEORGE MACLEOD
UNIVERSITY OF PENNSYLVANIA

Scars of Partition: Postcolonial Legacies in French and British Borderlands. By WILLIAM F. S. MILES. Lincoln, NB: University of Nebraska Press, 2014. 386 pp. Pb \$35. ISBN: 9780803248328

In the opening chapter to his new monograph, which brings together three decades of fieldwork to consider the legacies of decolonization, Miles explains exactly how he understands 'postcolonialism'. Making it clear that he uses 'postcolonialism' "merely" to describe the social and political processes following the sovereignty exercised by European powers (here, British and French) over their African, Asian, Latin American, and Oceanic colonies, protectorates, and territories' (p. 1), he appears anxious to emphasize that his comparative analysis of the long-term implications of French and British colonialisms does not belong to 'postcolonial studies', which, he claims, is practised solely in departments of languages and literatures and characterized by 'deconstructionism and other literary devices' (p. 8). Given that he views as anxiogenic the theoretical paradigms which he associates with such postcolonial studies, and that he stresses that he does not situate his 'study of Anglo-French postcolonialism' with either these paradigms or those 'pursued by members of the Society for Francophone Postcolonial Studies' (p. 8), I wonder how Miles would respond to finding that *Scars of Partition: Postcolonial Legacies in French and British Borderlands* has been reviewed in the Society's *Bulletin*. Later in the introductory chapter, he states that his 'greater plea is for more empiricism within postcolonial studies, currently an overtheorized, highly abstract, field' (p. 18), which he sees as confined to opaque Foucauldian analysis, or, in the case of historians (he identifies specifically Dulucq, Klein and Stora), archival work which ignores the 'distinctive stamps of France and Britain' on the 'daily life for ordinary people along and behind superimposed boundaries throughout the so-called Third World' (p. 8). Readers of the present journal may be somewhat taken aback by this lengthy first chapter which, while establishing the geographical foci of the study (West Africa, the West Indies, the South Pacific, French India and the Indian Ocean and Southeast Asia), pits the questions posed by the monograph against the straw-target that Miles has made of postcolonial studies, a straw-target that suggests a lack of awareness of recent work.

It is unfortunate that in establishing such disciplinary parameters, Miles should preface his erudite and meticulously researched work with an invective against what he terms his 'terminological bugaboo' (p. 1). His diatribe neglects the range of research into the legacies of French colonialism which has been rapidly expanded since 2003, both by critics adopting postcolonial methodological paradigms, and by historians investigating the social, political and cultural histories of formerly colonized peoples in a variety of area studies, a body of work which collectively has begun to tackle one of the *problématiques* which Miles articulates, viz. the legacies of the French 'brand' of colonialism (p. 2). In his study, Miles establishes three interrelated lines of enquiry: the first, into what he terms the 'deep institutional legacies (regarding governance, development, education, language policy, and religion)' left behind by French in comparison with British colonialism (p. 2), exploring how indigenous groups (for example, Melanesian, Hausa, Tamil, Lao) have responded to the structures imposed on their societies by the French and British colonial projects; the second,

into how the states which emerged following decolonization have differed politically, socially and linguistically as a result of the former 'colonial imprints'; the third, into how globalization and development 'mediated on the national level by institutional and cultural patterns established during the colonial and early postcolonial eras' have impacted upon newly created states (p. xiv). By examining 'on the ground' peoples artificially partitioned and subjected to two colonial systems, Miles contends, a much more nuanced understanding of the contemporaneous legacies of colonialism can be achieved.

The chapters are arranged by geographical area, moving from West Africa to the West Indies, the South Pacific, the Indian Ocean and, finally, South East Asia. Such organization allows Miles to interrogate further the various areas which, at different times, have formed the focus of his extensive publications, and to elucidate the specificities of the experience of colonization, regionally, ethnically, linguistically and temporally. The chapters adopt a comparative framework throughout, so chapter one focuses on the contrasting colonial legacies in the contiguous states of Niger and Nigeria (both with significant Hausa populations); the second, Barbados and Martinique; the third, the New Hebrides and Nouvelle Calédonie; the fourth, Mauritius and the Union territory of Pondicherry; and, finally, Burma and Laos. Such a structure allows Miles to demonstrate, highly convincingly, that colonial demarcation was not confined solely to the arbitrary 'line in the sand' that occurred in West Africa during the 'scramble for Africa'; rather, division was also carried out by water (partition by island in the West Indies or by river between Laos and Burma), by identity ('ideational boundaries' which divided up New Hebrideans following independence at the end of the three-quarters-of-a-century-long Anglo-French condominium in the South Pacific (p. 149)), and time (with the case of sequential colonialism in Mauritius, French rule followed by that of the British). If the conclusions to the discrete case studies are compelling, showing how, globally, 'the colonial cuts of partition, through lands, seas, and minds, remain irrefutable' (p. 74), the study is at its best when it carefully distinguishes between the different geographical and historical experiences of the French empires: for example, with an incisive interrogation of the intensity of colonization to which insular societies are subjected, a consideration of the societal consequences for smaller colonial units (*l'Inde française*) which co-existed alongside larger neighbours (the British Raj), and an exploration of slave-based colonialism and migration (in the Caribbean and on the islands of Réunion and Mauritius). At times, Miles's emphases on the differences between the culturally transformative aims of French colonialism versus the 'pragmatic' British mercantilist colonialism, and on his postulated political, cultural and psychological legacies, lack a certain robustness. One strange oversight in the second chapter, for example, is a discussion of the general strikes of 2009 which paralysed the French Caribbean, possibly because the anger expressed here would have undermined the thesis that the psychological result of these colonial philosophies means that 'the French West Indies [...] are more reluctant to leave the *mère-patrie* than *les Anglais* are to be independent of their "mother country"' (p. 116). Such quibbles aside, however, by focusing on the experiences of partitioned peoples in specific borderlands, Miles offers a rigorous political assessment of the global legacies of colonialisms in the twenty-first century.

KATE MARSH
UNIVERSITY OF LIVERPOOL

Borrowed Forms: The Music and Ethics of Transnational Fiction. By KATHRYN LACHMAN. Liverpool: Liverpool University Press, 2014. 206 pp. Hb £70.00. ISBN: 9781781380307

In a volume that will engage scholars of literature and music alike, Kathryn Lachman's *Borrowed Forms* considers how Francophone, Anglophone and Hispanophone writers have appropriated musical arrangements to negotiate the positioning of transnational voices. This interdisciplinary exploration of the novel's function and force takes as its focus the work of Maryse Condé, Assia Djebar, Nancy Huston and J. M. Coetzee in order to demonstrate the impact of transnationalism on the concepts of authority, representation, hybridity and belonging. Arguing that the late twentieth century's acknowledgment of musical form in fiction is representative of the need to narrate the experiences of marginalized peoples in an increasingly globalized era, Lachman interrogates four musical concepts—polyphony, counterpoint, variation and opera—that have been deployed in fiction to 'open up alternative ways of conceiving relations among different subjectivities, histories, and positions, and provide a dynamic means to challenge and renew literary forms' (p. 1).

The monograph's first chapter, 'From Mikhail Bakhtin to Maryse Condé: The Problems of Literary Polyphony', explores the political and structural workings of polyphonic writing. Aiming to add greater nuance to the 'broad, generalized understanding of polyphony' (p. 30) that she argues pervades contemporary critical discourses on the Caribbean aesthetic and on Condé's writing specifically, Lachman undertakes a survey of Bakhtinian and Derridean positions on the concept. She contends, however, that neither understanding accounts for Condé's very specific effort toward literary polyphony that constitutes her novel *Traversée de la mangrove*. Claiming that the text's multiple narrations somehow subvert polyphony, Lachman writes that Condé is attempting to find her own voice in the strands of that of others—a voice that, because of her own transnational identity, is 'necessarily fractured, borrowed, hybrid, composite, provisional, written, and *silent*' (p. 57, emphasis in the original).

Lachman's second chapter makes use of Edward Said's contrapuntal notion of musical counterpoint alongside Algerian writer Assia Djebar's fiction, the latter aiming to juxtapose dialogically the intersecting histories of France and Algeria while remaining aware of the violence of the past. Reading Djebar's *Les Nuits de Strasbourg*, Lachman demonstrates the novel's non-attribution of dominance to any one voice, and illustrates the complex interaction between culturally variegated subjects who 'contaminate, deterritorialize, and transform one another' (p. 87). Invoking Michael Rothberg's now-famous model of multidirectional memory, Lachman argues that Djebar's exposure of the contradictions and conflicts between the disparate histories in the novel are the very means by which counterpoint is achieved—resulting in a cacophonous work of fiction which allows differing, but intimately interrelated historical, transnational and textual legacies to encounter one another productively.

'Glen Gould and the Birth of the Author: Variation and Performance in Nancy Huston's *Les variations Goldberg*' is the volume's third chapter. Considering the politics of translation, language, performance and narrative ownership in the transnational novel, Lachman presents a reading of Huston's text that, in its interactions with the writings of Glen Gould, seeks to explore the implications of the form of musical variation for literature. Lachman's reading demonstrates the transformative potential of musically inspired transnational writing; performance, Lachman writes, is 'a dynamic site of ritual, play, risk, and reciprocity' (p. 112) that, she argues, Huston seeks to reproduce in her literary reproduction of Bach's *Goldberg Variations*. The variation model of both performance and literature, as Lachman demonstrates, ultimately facilitates an interrogation—and, in certain places, a shift—of the boundaries demarcating the limits of form, readership, identity,

language and performativity.

The final chapter of the volume analyses the role of opera in J. M. Coetzee's *Disgrace*. Despite the ultimate failure of Coetzee's protagonist David Lurie to produce the opera he hoped to, Lachman argues that his encounter with this musical form nevertheless has much significance for considerations of representation, literature and art in post-Apartheid South Africa. Lachman offers a particularly insightful discussion on empathy and the recognition of the other in Coetzee's text; the construction of the opera, she argues, forces a reconsideration of subjectivities that in turn provokes new empathetic modes of thinking—and, indeed, of reading—the concepts of belonging, gender, place and home. While Lurie's somewhat parodic opera, unfinished and unperformed, refuses the communicative potential musical form possesses, the act of his attempt at its creation, Lachman argues, is symbolic of an effort towards a musical alternative to a language contaminated by a history of extreme racial discrimination and violence. This novel, Lachman insists, and much of postcolonial writing, compels us to think about difference and its preservation—and *Disgrace*, she argues, is a paradigmatic example of how, despite the difference in form, 'music and literature can commingle without dissolving into one another' (p. 134).

Lachman's *Borrowed Forms* is as interdisciplinary as it is compelling. Her volume is rich with significant biographical detail about the transnationalism of each author, replete with valuable textual and theoretical allusions throughout, and strong in its analytical voice. Musical forms reproduced in literature, Lachman argues, house the potential for movement across boundaries, time, binaries and cultures. In the departure from traditional form that the literary invocation of polyphony, counterpoint, variation and opera signals, the writer is able to re-attribute agency to the colonized, endow the silenced with voice and convey plurality where historical singularity once stood. In short, literature's turn to music facilitates the representation of historical and identificatory alterities that are neither marginalized nor usurped by the voice of another. Reading musically, Lachman however warns, must not be limited to a relation of seduction; rather, she insists, readers must attend to the renegotiation of subjectivities, histories and nationalities that the presence of music in transnational fiction implies.

AYALA MAURER-PRAGER
UNIVERSITY COLLEGE LONDON

La production littéraire camerounaise: Théâtre, roman, cinéma. By LAURENCE RANDALL. Paris: L'Harmattan, 2012. 362 pp. Pb €37.50. ISBN: 9782336001104

Les études de la littérature africaine d'expression française ont longtemps focalisé leur attention sur la production littéraire sous l'angle de l'unicité de représentation comme si la mosaïque identitaire dont regorge ce continent, notamment la diversité ethnique, linguistique, climatique et folklorique, était monolithique. Les représentations spatio-temporelles et la dichotomie tradition/modernité n'étant donc pas des thèmes nouveaux dans les critiques littéraires postcoloniales, la nouveauté de cet ouvrage repose sur la singularisation de l'espace camerounais comme champs d'étude.

En effet, le Cameroun occupe une place de proue dans la floraison de la production littéraire. D'ailleurs le choix du corpus aurait été une entreprise difficile, eu égard à la richesse des œuvres publiées par l'élite littéraire de ce pays. Mongo Beti qui fait partie du corpus de cette étude fait figure de pionnier de la riche production romanesque. Cependant, les critiques l'ont souvent pris, de façon générale, pour romancier africain et la part des

identités culturelles et traditionnelles camerounaises dans sa création littéraire n'a pas suffisamment été élucidée. Pourtant, il faut remarquer que l'Afrique indépendante a été toujours confrontée aux multiples défis auxquels différentes nations ont répondu différemment. C'est ici où réside la pertinence des antipodes du temps et de l'espace dans des représentations narratives des traditions et de la modernité dans les littératures africaines.

Cet ouvrage, qui est le fruit des recherches doctorales, n'est pas une anthologie de la production littéraire camerounaise comme le titre semblerait le faire croire. Il s'agit plutôt d'une étude critique des schémas actantiels des représentations littéraires des indices de la dichotomie traditions-modernité. C'est une contribution modeste à l'étude des représentations dans la littérature camerounaise sous l'axe de l'espace national (géographique), social (anthropologique et culturel) et régional (topographique) dans la construction narrative d'un corpus des genres dramatiques, romanesques et cinématographiques.

Le corpus d'étude est fait d'œuvres des romanciers Mongo Beti et Calixthe Beyala, des dramaturges Guillaume Oyono Mbia et Werewere Liking, ainsi que des cinéastes Bassek Ba Kobhio et Jean-Marie Teno. Le but de la recherche était non seulement de 'déterminer comment la production culturelle camerounaise de 1954 à 2002 en langue française représente la société camerounaise dans sa réalité temporelle et spatiale' (p. 13), mais aussi et surtout d'étudier l'état de la relation de rupture ou de continuité (opposition ou syncrétisme selon les termes de l'auteur) entre les pôles tradition/modernité que reflètent ces œuvres. C'est dans cet esprit que le choix du corpus a été motivé par la volonté de couvrir les productions culturelles des grandes zones de référence artistique du Cameroun, à savoir le littoral, le centre, le sud et l'ouest. Ceci visait à mieux comprendre si ou 'comment la créativité transcende l'interaction des apports culturels et socio-historiques à travers les représentations de la société camerounaise dans ses dimensions temporelles et spatiales' (p. 14) dans différents coins du pays.

Si cette étude souligne la représentation des relations oppositives entre les traditions et la modernité, notamment à travers les rapports de rupture entre le village, berceau des valeurs traditionnelles et conventions sociales, et la ville, reflet du modernisme capitaliste hérité de la colonisation, l'analyse du corpus révèle également la possibilité d'interaction entre ces deux pôles. En guise d'exemple, d'un côté, les auteurs invitent à revisiter le rôle traditionnel de la femme comme gardienne de la lignée ancestrale et garante de la continuité générationnelle. 'C'est surtout dans le rôle de la mère, érigée en gardienne des valeurs ancestrales et de la moralité de la collectivité camerounaise, que la tradition s'ancre et se perpétue. Mais la mère sera aussi celle qui apporte l'énergie pour vivre dans la modernité et du coup la redéfinir, la rééquilibrer' (p. 299). De l'autre, les éléments actantiels se transforment en une invocation au passé glorieux, à l'invitation au retour aux sources des conventions traditionnelles ante-coloniales, notamment les palabres, les mariages et les rites d'initiation en vue de les adapter au rythme du temps pour mieux remodeler la modernité dans sa dimension spatio-temporelle propre au Cameroun.

Contrairement aux anciennes perceptions de la modernité comme étant le reflet du mode de vie de l'occident, c'est-à-dire du colonisateur qu'il fallait de facto rejeter au nom de l'authenticité, la modernité pourrait être perçue dans ce corpus comme le miroir des mutations du rythme de la vie face aux conventions sociales qui sont dynamiques dans leur dimension spatio-temporelle. Dans cette perspective, 'la tradition et la modernité s'affrontent en apparence, mais dans la majorité des cas, il existe un compromis qui transcende le conflit visible des deux positions et aboutit à un syncrétisme structurant une nouvelle identité' (p. 297).

THÉOPHILE MUNYANGÉYO
LEEDS BECKETT UNIVERSITY

Cultural Representations of Massacre: Representations of the Mutiny of Senegal. By SABRINA PARENT. New York: Palgrave, 2014. 224 pp. Hb £57. ISBN: 9781137274960

The massacre of at least 35 *tirailleurs sénégalais* by Free French Forces at the Thiaroye demobilization camp, just outside Dakar, on 1 December 1944, is one of the most infamous incidents from the final decades of French colonial rule in sub-Saharan Africa. President François Hollande's speech in Dakar on 30 November 2014 brought a formal end to the official French silence about the events at Thiaroye; although, as the historian, Armelle Mabon has demonstrated, Hollande's acknowledgement of the massacre stops well short both of revealing the truth of what happened and of offering genuine justice to the families of those killed or convicted for their part in an alleged mutiny. In the absence of official recognition of what happened at Thiaroye, African artists have periodically sought to plug the gap. Since 1944, a new artistic representation of Thiaroye has emerged every ten years or so. These texts and films all share the belief that Thiaroye constituted a landmark moment in the development of a nationalist consciousness that would eventually sweep away French colonialism in Africa within two decades of the war. In the absence of a credible, official historical narrative, the fictions of the massacre in effect became the truth (in a similar way to representations of the so-called *Bataille de Paris* of 17 October 1961).

Sabrina Parent's meticulously researched *Cultural Representations of Massacre* provides close analysis of all of the texts, both literary and cinematic, that have focused on Thiaroye. Some of these texts are already very well known—Léopold Senghor's poem, 'Tiaroye', written within weeks of the massacre, and Ousmane Sembene's film, *Camp de Thiaroye* (1987)—while others are almost unknown—e.g. Rachid Bouchareb's animated short film, *Y' a bon* (2004) and Cheikh Faty Faye's 2005 play, *Aube de Sang*. It is a precious resource to have analysis of all these representations of Thiaroye drawn together in one place, and Parent is a sure-footed and authoritative guide through the complex issues surrounding history, memory and acts of fictional representation. The book engages with all of the existing literature on representations of Thiaroye (by the likes of Kenneth Harrow, Roger Little, Charles Forsdick, and myself) but Parent is not simply content to repeat the findings of her predecessors and she argues convincingly that her monograph is distinctive in three specific ways: 'First, it discusses all the cultural representations of Thiaroye within the period considered while emphasizing the intertextual links that exist between them. Second, it addresses the dichotomy and complementarity between historical and cultural representations of the event. Third, it explains how and explains why the meaning and interpretation of the event fluctuate over time' (p. 11). In her introduction, Parent weighs up the historical evidence on the Thiaroye massacre but her analysis is never interested solely in gauging how accurate these representations are as 'history'. For, as works of fiction, they are also obeying generic and imaginative conventions that play a fundamental role in how the reader/viewer perceives the work in question.

The volume approaches the texts in chronological order and is divided into three parts that engage with representations of Thiaroye 'in colonial times', 'in the post-independence era' and 'in a new era' (i.e. over the past decade or so). It was Léopold Senghor who launched the series of representations of Thiaroye with his poem, 'Tiaroye', which was primarily concerned with inserting 'the event into France's collective memory' (p. 29). It was followed by Fodeba Keïta's performance poem, 'L'Aube africaine' which sought 'to make Thiaroye a significant event in Africa's collective memory' (p.29). In the second period, Boris Diop (*Thiaroye Terre Rouge*), Doumbi-Fakoly (*Morts pour la France*) and Ousmane Sembene (*Camp de Thiaroye*) revisited Thiaroye, always with one eye on the author's present concerns regarding neo-colonial African relations with France; as Parent contends: 'Thiaroye is the event that throws light on their contemporary sociohistorical context as much as these concerns lead to a better understanding of the mutiny and the massacre' (p. 59). In the final

section, the works by Bouchareb and Faye are seen to share many of the features of the post-independence-era texts but, for Parent, they are primarily concerned with a 'devoir de mémoire', ensuring that Thiaroye is not forgotten and inviting viewers to learn from the mistakes of the past.

Parent is a generous but rigorous critic who reserves her scorn for those such as Harrow who take shortcuts in their argument in the name of a particular ideological-theoretical agenda (*pace* his critiques of Sembene). My one criticism of the volume is that it really should have benefited from far more diligent copy editing on the part of Palgrave (it has become increasingly clear in recent times that there is often no longer a 'value-added' dimension to the publication process for academics dealing with major commercial presses): this would have smoothed out those instances at various points in the text where interference from the French makes the prose far less fluent than one would have liked. However, this is a relatively minor quibble about an excellent piece of research from an important young scholar. Given the return to prominence of the massacre at Thiaroye in the wake of the seventieth anniversary, it is likely that this book will be an invaluable resource for scholars and students engaging with the representations of this landmark event in modern African history.

DAVID MURPHY
UNIVERSITY OF STIRLING

What is Québécois Literature? Reflections on the Literary History of Francophone Writing in Canada. By ROSEMARY CHAPMAN. Liverpool: Liverpool University Press, 2013. 292 pp. Hb £70. ISBN: 9781846319730

'Québécois literature' calls to mind Northrop Frye's characterization of the phrase 'Canadian literature' as a 'figure of speech known as synecdoche, putting a part for the whole' and conversely, one might add, a whole for a part.¹ Having posed the question 'What is Québécois literature?', Rosemary Chapman proceeds to provide a thoroughly researched, detailed and sensitive context to the adoption of the phrase, its evolving history and meanings. It is specifically through examining the historiography of Francophone writing that Chapman seeks to provide possible answers while at the same time suggesting further contextualization in relation to other colonial and postcolonial national literatures. Her chronology is especially revealing in its choices, anchoring the project in a territory and in nations that long pre-existed colonial notions of 'French Canadian' cultural productions.

Since the word 'literature' has included and excluded different productions over time, and since 'québécois' simultaneously includes and excludes and can prove politically and emotionally loaded—indeed the use of the *accents aigus* is a statement in itself—Chapman begins by interrogating each of the terms of the question. As is evident from the book's rich bibliography, there has long been a lively debate and a wealth of publications on the institutionalization of literature in Quebec. The first concern of an emerging literature is to define and promote a corpus, perhaps a meagre one in its beginnings; hence, as Chapman points out, the very broad definition of what is deemed literary production in Quebec. The writing of literary histories has been framed according to different paradigms: political, aesthetic, institutional... Developing the notion of 'literary history as a tool for nation-

¹ Northrop Frye, 'Conclusion', in *The Literary History of Canada: Canadian Literature in English*, ed. by Carl F. Klinck and others (Toronto: University of Toronto Press, 1965), pp. 823–49 (pp. 823–24).

building' (p. 11), the book's first chapter dwells on how successive histories of Québécois writing have constructed that literature. This may be true of all literary histories but all the more so of 'peripheral' or 'petites littératures', as Paré (2001) has shown. A significant shift in self-assertion and belief in the existence of a national literature can be read in the wording of the titles of two important historiographies: from Brunet's *Histoire de la littérature canadienne française* (1946) to Pierre de Grandpré's *Histoire de la littérature française du Québec* (1967–69).

Institutional literary frameworks extend beyond historiographies, however, and the book expands on what distinguishes the Québécois literary institution, from the role of the Church, including censorship, to that of government and individuals, of public and private patronage in promoting literary works, to the literary journals and literary scholars that disseminate opinion, to the shaping and growing of a reading public through education and libraries. Chapman pays particular attention to the educational system that constructs corpuses, concentrating on the incorporation of literature as an object of study in the curriculum in her second chapter. Chapter Three, 'The Literary Anthology as a Tool of Literary History', traces the continuous and continuing re-definitions of 'québécoisité' via the rash of successive anthologies which, by implication, rather than explicitly, provide a kind of annotated inventory of those reinventions. Chapter Four shifts the perspective away from what has been deemed to be Québécois literature to what is not, that is what has been left out of the successive histories and corpuses, in particular indigenous writing in French, but also other Francophone productions, such as Acadian or Franco-Ontarian literatures. One might also open the debate to Canadian literatures in English, including that of Quebec.

In her conclusion, the author asks whether literary history, with its focus on the nation, is in fact obsolete. The notion of 'Québécois literature' is certainly dated in its socio-historical connotations and literary and critical debates have long extended beyond it. Yet it has not been relinquished, perhaps because one of its enduring components is *précarité*. One might argue that this perennial sense of insecurity is inseparable from the Québec motto: 'je me souviens', thereby favouring an understanding of cultural projects and literary history based on a form of communing in a shared narrative. As a result, it would seem that Québécois literature has proved ready to extend its embrace, share, question, or reconstruct its *savoirs*, redraw its literary map, perhaps, but not altogether abandon its defining label—yet. The author is sensitive to the specificity of small literatures, as well as to the problematic territorialization of ethnicity, language and cultural projects. Her arguments provide a sharpened awareness of how specific discourses and practices constrain and direct critical thought.

Resolutely inclusive and open-minded, the book's hallmark is its attention to detail and methodical approach. It incorporates a wealth of archival documents and offers illuminating illustrations to its argument. This is a seminal book, as well as an essential reference.

GABRIELLE PARKER
MIDDLESEX UNIVERSITY

Genre et migrations postcoloniales: lectures croisées de la norme. By YOLAINE PARISOT and NADIA OUABDELMOUMEN. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2013. 188 pp. Pb 15 €. ISBN: 9782753521797

Genre et migrations postcoloniales: lectures croisées de la norme réunit les travaux de neuf universitaires sur la critique coloniale/postcoloniale relative aux questions de migrations et du genre. Cet ouvrage collectif couvre les quatre espaces du territoire francophone postcolonial: océan Indien et Caraïbes, aires créolisées et francophonie interne, Afrique francophone et autres mondes postcoloniaux. Dans une perspective historique et sociologique sur les migrations, ces articles partagent l'image d'une France violente, de son passé criminel au mirage de la migration, et de la difficile remise en cause des stéréotypes de genre.

L'histoire des migrations forcées aux Mascareignes est évoquée dès les premières pages sous la plume de Carpanin Marimoutou. Son article, 'Se représenter migrant(e)', s'intéresse à la représentation de l'esclave qu'il assimile, dans les pas de la littérature caribéenne, au migrant d'aujourd'hui. Son analyse est à rapprocher de l'article de Stéphane Hoarau 'Corps de la mère et griffes du père: de la métaphore du viol chez Monique Agénor'. Celui-ci retient *Comme un vol de papang* où Monique Agénor dénonce le vol et le viol de la terre malgache par les Européens. Hoarau se livre à une analyse linguistique des termes malgaches/créoles et francisés hermétiques à ceux qui n'ont pas reçu ce triple héritage. Il éclaire les métaphores selon lesquelles terre et langue maternelle identifient le bienveillant, le féminin, quand la colonisation revêt les traits paternels écrasants.

Cette métaphore résonne dans la contribution de Corinne François-Denève 'L'île aux subalternes: les romans de Natacha Appanah'. Là aussi, l'île Maurice est identifiée à une mère pour les migrants indiens, les sans grade, qui y ont trouvé refuge. Denève capte bien la dualité des romans mauriciens tiraillés entre origines mauriciennes (l'ici) et fantasme métropolitain (l'ailleurs). Et c'est bien de désastre dont il s'agit lorsque la migration vers la métropole est appréhendée. Dans cette idée, Marimoutou confronte le discours d'une diaspora heureuse à la critique caribéenne, telle *Chronique des sept misères* de Chamoiseau où la métropole compose une zone d'errance. Pointant ces antagonismes, il cerne parfaitement la difficulté de produire une littérature caribéenne libérée des fantômes du colonialisme.

Jacqueline Couti approche ce trouble dans son article 'Des migrations de corps meurtris et rêves brisés'. Son analyse de deux romans de Raphael Confiant, *Mamzelle Libellule* et *Morne Pichevin*, où défile la Martinique des années trente à soixante, met en exergue le vertige entre passé colonial et présent postcolonial, rire et malaise, malaise devant la perte des repères culturels suite à l'assimilation à la métropole et malaise des rapports sociaux entre les sexes.

Ce vacillement sur l'identité culturelle et le genre est directement éclairé par Yolaine Parisot dans son article 'Trouble dans le genre' caribéen, l'Autre du cosmopolitisme postcolonial'. Elle revisite la théorie critique postcoloniale occidentale et orientale ancrée dans les Cultural Studies. Parisot estime le paradigme caribéen renouvelé par les récits réels ou fictionnels rédigés hors espace natal. En ressort l'influence de la globalisation sur une migration subalterne et l'évolution de la représentation de la femme dans la littérature caribéenne.

Le renouveau des rapports homme-femme sous l'effet de l'occidentalisation est également étayé par les aspects techniques du Contrat d'Accueil et d'Intégration (CAI). Dans 'Ré-actualisation du genre dans le cadre du volet linguistique du Contrat d'Accueil et d'Intégration', Nadia Ouabdelmoumen rentre dans les détails du CAI et montre comment le stage d'acquisition de la langue française aboutit à prôner l'égalité des sexes conformément aux valeurs de la République décryptées par Paterman (2010) Or, l'organisation des cours, là aussi richement documentée, respecte étonnamment la hiérarchie traditionnelle des sexes.

Malgré cette contradiction, se profile une montée en puissance des femmes. Valérie Magdelaine-Andrianjafitrimo illustre ainsi la redéfinition du sujet féminin et la notion d'hybridation de catégories dans 'Avatars de la mère: Genres, diaspora, migration et créolisation dans deux romans mauriciens, *Salogi's* de B. Pyamootoo et *Le Sari vert* d'A. Devi'. Écrit par une femme, *Sari vert* relate l'homicide du mari sur sa femme, l'inceste du père sur la fille et le lesbianisme de la petite-fille. *Salogi's*, où l'auteur raconte la migration réussie de sa mère en France, est posé en contraste mais finalement éclaire une autre facette de l'évolution de la femme.

Emilie Sevrain va plus loin sur la masculinisation de la femme dans 'Des missions propagandistes aux exils politiques: les personnages féminins dans les littératures francophones de l'Afrique subsaharienne'. Elle s'attache aux personnages maquisards et/ou révolutionnaires féminins dans la production romanesque et théâtrale africaine. L'approche défie les représentations sociales traditionnelles et les contre-pouvoirs politiques invariablement masculins. Sevrain met le doigt sur la souffrance que signifie l'exil politique pour la femme africaine.

Le recueil se referme sur la contribution de Claire Lesacher, 'Le rap est sexiste', où quand les représentations sur le rap en France engagent une réflexion à partir de l'intrication et de la coproduction des rapports de pouvoir'. L'article interroge les pratiques et expériences des rappeuses en France comme mode de subversion du pouvoir. Lesacher saisit leur pluralité et la déconsidération de leurs œuvres musicales, étouffées par les discriminations et les stéréotypes du rappeur.

Ce collectif procure des données enrichissantes aussi bien au lecteur non averti des enjeux de la colonisation qu'au chercheur en quête de pistes et de références sur les genres et migrations dans les Caraïbes. Malgré son étirement géographique, ce recueil réussit à canaliser genres et migrations: migrations vers les îles, à l'intérieur des îles (exode rural) et vers la métropole. Seul bémol: une succession chronologique des chapitres permettrait une lecture plus fluide. De plus, il existe une disproportion entre les destinations: trois quarts visent les Caraïbes, un quart l'Afrique. Un éclairage plus équilibré des deux continents aurait sans doute mieux satisfait un esprit critique.

LAURENCE RANDALL
UNIVERSITY OF WESTMINSTER

Culture(s) noire(s) en France: la scène et les images. Edited by SYLVIE CHALAYE. Paris: L'Harmattan, 2013. 389 pp. Pb 30€. ISBN: 9782336298979

This double issue of the journal *Africultures* (n°92–93) assesses a very French dilemma. Already important when the issue was published, the subject seems all the more topical now in the wake of the recent success of Malian film-maker Abderrahmane Sissako's *Timbuktu* which won seven Césars, including the awards for best director and best film. This French praise of African cinema is to be contrasted with renewed interrogations about the representation of actors of African descent in French cinema, which started with Omar Sy's being the first black actor to win the César for best actor in 2012 for his stereotypical role of a young black *banlieusard* in *Intouchables*. He went on to play a racially neutral role in *X-Men: Days of Future Past* (2014) on the other side of the pond, but was again reduced to the expected role of an immigrant (taking up a strong African accent in the process) in the French film *Samba* (2014). Céline Sciamma's all-black cast *Bande de filles* (2014) raised the same questions: quasi-unanimously praised for its 'positive' outlook on the Parisian suburban

youth, the film nevertheless failed to present the viewer with a different picture of the *banlieue*, especially of those of its inhabitants who are of African descent.

One has to look at lesser-known works to access representations of greater nuance. Indeed, a new wave of *banlieue* films, revealed by the urban film festival 'Pépites du cinéma', allows for a new black presence on French screens, even if they sometimes fail to reach a wider audience. Initiated by Djinn Carrénard's ground-breaking *Donoma* (2010) and its budget of only 150 Euros, and taken up by works such as *Rue des cités* (Carine May and Hakim Zouhani, 2011) and Rachid Djaidani's *Rengaine* (2012), this 'guerrilla cinema' (to use the directors' own phrase) has been facilitated by recent technological innovations including DV's ability to compete with 35mm in image production. Pascal Tessaud's recent *Brooklyn* (2014) and Carrénard's *FLA (Faire l'Amour)* (2014), which went to Cannes as part of the *Semaine de la Critique* selection, both offer a fresh look at black youth's very diverse experience.

These recent developments would no doubt have been noted by the volume's contributors, had the book been published in 2015. *Africultures* journalist Claire Diao, absent from the present volume, would probably have been the most knowledgeable contributor on the subject. This is indeed one striking dimension of *Culture(s) noire(s) en France*: not only does the book showcase the diversity and talent of today's French 'black' cultures, it also promotes contemporary research on the subject, whether it be by senior researchers or doctoral students (most of whom are working under the editor Sylvie Chalaye's supervision, but not exclusively). Bibliographical windows end each article, illustrated with a photograph of the author him/herself, not to show an entirely 'black' scholarship, as many contributors are 'white', but nevertheless to display a visible diversity, as if Chalaye wanted to kill two birds with one stone and 'deconstruct' our gaze on French academia while dismantling colonial and postcolonial stereotypes.

This deconstruction is central to the book's historical approach, which begins with a criticism of the very phrase 'culture noire', too diverse to be singular. Several articles pertain to the historical construction of colonial and racist stereotypes around the African body and these are complemented by (sometimes critical) reviews of current academic and associative endeavours to fill the memorial gap, such as the book *La France noire*, the TV series *Noirs de France* or the exhibition *Exhibitions: l'invention du sauvage*. As for the synchronic studies, most aspects of 'black' artistic cultures are covered, from theatre and dance to stand-up comedy, fashion and cinema. One might regret the absence of a contribution on TV series, which could have been particularly interesting: one thinks of David Baiot and Nadège Beausson-Diagne in the soap *Plus belle la vie*, which is watched daily by 4.4 million viewers. Artists' interviews are given priority in the book, which gives this work a very personal quality, not only speaking about past and present talents of the French African and Afro-caribbean diaspora but first and foremost letting *them* speak. Thus the reader has direct access to the reflections of playwrights Koffi Kwahulé, Kossi Efoui, and Yasmine Modestine, artist Serge Hélénon, singer, actress and dancer Jenny Alpha, actors Alan Boone, Toussaint Carilien, Mexianu Medenou, Jina Djemba, Jacques Martial, Henri Nlend, Isaach de Bankolé, Eriq Ebouaney, Maka Sidibé, Mouss Diouf, Firmine Richard, Tony Mpoudja and Aïssa Maïga, film-makers Alice Diop, Lucien Jean-Baptiste and Claire Denis, dancers Sylvie Perault and Alphonse Tierou, and stand-up comedians Phil Darwin Nianga and Fabrice Eboué.

This richly-illustrated book is extremely valuable to anyone interested in French and Francophone 'black' cultures. Constant comparisons are made with the Anglo-Saxon world, especially when it comes to 'black' visibility in French cinema, which helps situate the country in a global landscape and identify French specificities. Even if the book is all in all highly critical of the global lack of visibility of this French 'minority', there are grounds to be hopeful. Indeed, French slammer Abd Al Malik's black and white film *Qu'Allah bénisse la France*, which stars Congolese actor Marc Zinga in the lead role, came out in December 2014.

This work might be all the more important after the recent Paris attacks, which may unfortunately lead to increased tension concerning both the religion and ethnic origin of the attackers. Furthermore, French actor of Moroccan descent, Roschdy Zem is now shooting his fourth film, *Chocolat*, starring the aforementioned Omar Sy in the lead. It tells the story of the eponymous Cuban clown in Paris, at the turn of the twentieth century—a historical character who is discussed at length in *Culture(s) noire(s)*. Sylvie Chalaye is quite critical of historian Gérard Noiriel's play on the clown as it lacked the sense of empowerment which is, according to her, inherent to 'Chocolat's' story. Let's hope Sy brings it back to his character and shines in a more complex role.

FANNY ROBLES
UNIVERSITÉ TOULOUSE 2 JEAN JAURÈS

CONFERENCE REPORT

Still French? France and the Challenge of Diversity, 1985–2015

University of Nottingham, 21 March 2015

The themes of immigration, integration and national identity were the subject of lively debate at the one-day conference held at the University of Nottingham to celebrate the final visit of Alec Hargreaves, honorary professor in the Department of French and Francophone Studies, University of Nottingham. The conference marked the thirtieth anniversary of the infamous article published in *Le Figaro*, entitled ‘Serons-nous encore français dans trente ans?’, in which Jean Raspail made some alarming predictions concerning the situation of immigrants in France. The day was a great opportunity to revisit this question, to analyse the realities of a multicultural France and to predict possible transformations of French national identity for the following thirty years.

The wide range of papers on topics as diverse as sport, cinema and politics generated fascinating discussion about how France is able to negotiate its identity when faced with the challenge of diversity. Catherine Wihtol de Wenden’s presentation on the position of France in a globalized world opened the conference proceedings. In an interesting paper, she explored the different migratory fluxes towards France between 1985 and 2015, examining how the contemporary phenomenon of globalization has had a major influence upon migration towards France. Yvan Gastaut and David Murphy then each gave excellent talks which analysed the connection between immigration and national identity. Yvan Gastaut’s paper focused on the national debates organized by the French government in 2009 and 2010, whereas David Murphy spoke about the emergence of ‘La France noire’. Examining the case studies of high-profile figures of African or Caribbean descent, including French minister Christiane Taubira and former footballer Lilian Thuram, he demonstrated how the understanding of the French nation has been transformed during the last thirty years.

The afternoon panels chartered different cultural practices in France, arguing that culture can be a more effective space for discussions around national identity than traditional political debates. Carrie Tarr’s examination of young women actors of Maghrebi heritage in French cinema was insightful, and Phil Dine’s enthusiastic paper, entitled ‘How French is French Sport?’, provided new ways of thinking about the role of sport in contemporary French society. Finally, Charles Forsdick considered how the discipline of French studies is dealing with the issue of national identity. In his thorough overview of the discipline’s recent transformations, his response to the title of the conference was to question whether French studies ever were, in fact, French.

The final session, a dialogue between Alec Hargreaves and the writer, sociologist and former government minister Azouz Begag, was particularly exciting. Drawing on his literary and political career and personal experiences in France, Azouz Begag’s poignant and thought-provoking reflections were a fitting conclusion to the day.

ANTONIA WIMBUSH
UNIVERSITY OF BIRMINGHAM

Bulletin of Francophone Postcolonial Studies

Contributions on any topic related to Francophone Postcolonial Studies are invited for inclusion in future issues. Authors should submit electronically two copies of their article, 4,000 words maximum, in English or French to a member of the editorial team. Articles should conform in presentation to the guidelines in the *MHRA Stylebook*, providing references in footnotes, rather than the author-date system. All articles submitted to the *BFPS* will be refereed by two scholars of international reputation, drawn from the advisory and editorial boards. To facilitate the anonymity of the refereeing process, authors are asked that their manuscript (other than the title page) contains no clue as to their identity. Book reviews (between 600 and 1000 words in length) and conference reports (500 words max.) should also be sent to the editorial team.

The deadline for the receipt of articles to be included in the autumn 2015 issue is 15 August 2015.

Editorial Team

Kate Marsh, Department of Modern Languages and Cultures, University of Liverpool
E-mail: clmarsh@liv.ac.uk

Book Reviews:

Edward Still, St Catherine's College, Oxford
E-mail: edward.still@stcatz.ox.ac.uk

Conference Reports:

Sarah Blaney, Department of French Studies, University of Warwick
E-mail: S.V.Blaney@warwick.ac.uk
Sara-Louise Cooper, Oriel College, Oxford
E-mail: sara-louise.cooper@oriel.ox.ac.uk

Advisory Board

Charlotte Baker
Patrick Crowley
Charles Forsdick
Pierre-Philippe Fraiture
Jane Hiddleston
Nicki Hitchcott
David Murphy
Andy Stafford

The SFPS logo, designed by Caomhán Ó Scolaí, is based on a Téké mask from the Upper Sanga region (Congo-Brazzaville).

SFPS Membership

Membership of the Society includes:

- Subscription to *Francophone Postcolonial Studies* (published by Liverpool University Press), and the biannual electronic *Bulletin of Francophone Postcolonial Studies*;
- Reduced rates on the purchase of back copies of ASCALF/SFPS publications;
- A complimentary copy of new titles appearing in the SFPS critical studies series;
- Admission to the annual SFPS conference (and other SFPS-sponsored events) at reduced rates;
- Electronic mailings on conferences, study days and publications of interest to SFPS members;
- Access to SFPS grants for conference/colloquia organization is available to SFPS members;
- To join SFPS and renew your membership, please download the membership form, which lists membership rates for the current year: <http://www.sfps.ac.uk/>.